

EDITORIALE

Il volume de «la beidana» che vede la luce per il XVII febbraio 2018 è particolarmente ricco: raccoglie infatti articoli diversi per argomento e per località in cui si sono svolti i fatti narrati; a unirli c'è il comune legame con la storia dei valdesi e delle Valli.

Il numero si apre con un articolo in francese: la redazione ha voluto riprendere la sfida, già affrontata in passato dalla rivista, di proporre alcuni contenuti in questa lingua, sia per allargare il numero dei possibili contributori, sia per inserirci nella tradizione linguistica delle nostre valli (è questa peraltro la stessa ragione che ci spinge ad accogliere con frequenza articoli in occitano). L'articolo di Myriam Urban narra l'interessante e poco nota vicenda degli insediamenti valdesi (dovuti in parte all'immigrazione e in parte all'evangelizzazione) nell'alta valle della Roya nei decenni a cavallo fra il XIX e il XX secolo (periodo della costruzione del tunnel di Tenda e di molte opere militari).

Segue un approfondito articolo firmato da Tobia Schnebli sulla vita di Gianavello durante i lunghi anni del suo esilio a Ginevra: in particolare, l'autore ha potuto localizzare la residenza del condottiero valdese nella città.

Completa la prima sezione della rivista un contributo di Anna Maria Capoferro Cencetti, che illustra i legami fra Felice Casorati e Torre Pellice, a partire dal ritrovamento di una lettera che il pittore aveva spedito all'amico Pietro Capoferro dalla *Pension du Fort*.

La rivista continua con un articolo di Sara Platone, che tenta una valutazione dell'esperienza di Pralibro, a ormai quindici anni dall'ideazione e con una rassegna, curata da Luca Perrone, degli eventi che hanno celebrato i quattrocento anni dalla nascita di Gianavello: l'autore, cogliendo l'occasione dell'anniversario, ripercorre le principali tappe documentarie nella ricerca sul "bandito valdese", offrendo ai lettori un utile strumento di interpretazione della bibliografia disponibile su <http://janavel2017.altervista.org/>.



Infine Tatiana Barolin ci presenta un'intervista sulle fasi della lavorazione della carne del maiale (nel tradizionale *fëstin*) e Sara Pasquet raccoglie le segnalazioni di alcune novità bibliografiche, a cura di Gabriele Bertin e Fabio Poletto.

L'inizio del 2018 segna l'uscita (ufficiale) di Ines Pontet dalla redazione de «la beidana». Ines ha iniziato a collaborare con la rivista nel 1995, con il numero 23. L'attuale gruppo redazionale ha imparato a conoscerla negli ultimi anni, durante i quali la sua presenza in redazione si è rivelata essenziale per ripensare, in dialogo con la storia della rivista, la linea editoriale de «la beidana»; non senza essere riusciti a ritardare per diversi numeri la sua scelta di fare un passo indietro rispetto all'impegno redazionale, ci rassegniamo ora ad accettare che i suoi consigli ci giungano "dal di fuori".

A lei va il nostro più sincero ringraziamento per le idee d'ampio respiro, per l'attenta correzione delle bozze, per la grazia e la pazienza con cui ci ha raccontato l'evolversi della rivista e per il sorriso con cui ha accolto i cambiamenti de «la beidana» negli ultimi anni.

La redazione

DES PROTESTANTS DANS LA VALLÉE DE LA HAUTE-ROYA

Fin XIX^e – debut XX^e siècle

di Myriam A. Orban

Abstract

Il XIX secolo vede da un lato la comparsa di un Risveglio religioso in tutta Europa, dall'altra il ricongiungimento della Contea di Nizza alla Francia (1860). Territorio di caccia del re Vittorio Emanuele II, Tenda e Briga, già francesi, sono invece ormai italiane. Se i protestanti di Nizza conoscono la storia dei valdesi a Tenda, le difficoltà che discendono dalla separazione statale comportano che gli incontri siano soltanto occasionali. Le grandi opere intraprese dagli italiani alla fine del XIX secolo e la conseguente presenza di operai valdesi impiegati nei cantieri richiamano l'attenzione dei pastori su questa situazione. Poco per volta, la Tavola valdese organizza il sostegno spirituale, invia dei ministri, crea una sede pastorale a Tenda e delle scuole per i bambini. Un'altra comunità, gestita da un pastore tedesco e dalle sue figlie cerca di insediarsi: entrano in concorrenza.

L'argomento di questo articolo sarà parte di una più ampia sintesi a cura dell'autrice su «Cinq siècle d'Histoires protestantes. Le Comté de Nice et Alpes Maritimes». Per finanziare la pubblicazione di questo libro (la cui prefazione è curata da André Encrevé) è aperta una sottoscrizione che permette alle persone interessate di prenotare una copia del volume a un prezzo scontato.

Inoltre si segnala che «la beidana» ha già affrontato questo tema nel n. 39, ottobre 2000, pp. 2-12, nell'articolo di Marco Frascaia «Una piccola comunità valdese a Tenda tra fine '800 e inizio '900».



“ En 1860, lors de l'annexion du comté de Nice à la France, la vallée de la Haute-Roya est coupée par une frontière (...). ”

¹ Réveil religieux: Le Réveil caractérise un mouvement religieux qui traverse toute l'Europe au début du XIX^e siècle. Les origines du Réveil sont britanniques et suisses. Le Réveil de Genève essaime en France et en Piémont. Une définition univoque est donc problématique car ce mouvement englobe des éléments hétérogènes. D'une manière générale, les évangéliques du XIX^e siècle marqués par la théologie du Réveil souhaitent un retour aux principes, qu'ils estiment oubliés, de la Réforme du XVI^e siècle; c'est pourquoi ils souhaitent entreprendre «une seconde réforme».

Milieu du XIX^e siècle, le libéralisme des rois sabaudo-piémontais donnent quelques droits aux vaudois cantonnés dans les vallées piémontaises tandis que le Réveil religieux¹ réactive l'envoi de missionnaires. En 1860, lors de l'annexion du comté de Nice à la France, la vallée de la Haute-Roya est coupée par une frontière. Officiellement, cette décision est justifiée par le maintien du parcours de chasse du roi Victor Emmanuel II; dans la vallée de la Roya ce sont Piène-Haute, Saint-Dalmas-de-Tende, Vievola et deux communes importantes, Tende et La Brigue, qui restent aux Italiens. Officieusement, ces villages ont une valeur stratégique pour les Italiens.

A cette époque, la route du col qui comporte de nombreux lacets, tant sur le versant nord que sur le versant sud, a sensiblement le tracé que nous lui connaissons aujourd'hui. Jusqu'en 1882 cette route est le seul lien entre La Brigue, Tende et le Piémont. Les Italiens, soucieux d'établir une liaison ferroviaire partant de Cuneo jusqu'au col de Tende, ont commencé les travaux, qu'ils poursuivent dans une deuxième étape jusqu'à Vievola. Cette section nécessite le percement du tunnel routier. Ils font appel à la main d'œuvre locale mais celle-ci n'est pas suffisante. Les habitants des villages sont employés aux champs ou à la transhumance l'été; l'hiver ils préfèrent s'expatrier à Nice qui attire de riches touristes et où ils pensent trouver un travail plus rémunérateur. Une partie de la main d'œuvre du Piémont provient des *valli valdesi*, où les vaudois sont installés depuis le XIII^e siècle.

Dès la fin du XIX^e siècle les zones de crêtes de la vallée de la Roya sont peu à peu militarisées². Ces travaux attirent encore une forte immigration originaire du Piémont. L'isolement de ces sites oblige les exploitants à créer petit à petit diverses infrastructures. Pour les ouvriers, il faut des logements (chambres ou petites baraques séparées selon qu'ils sont seuls ou en famille, des magasins pour s'approvisionner en nourriture, un

moulin à farine, une chapelle)³. Ces hommes obligés de rester de longs mois sur place s'installent souvent avec leurs épouses. Dans une région profondément catholique ils ont besoin d'aide spirituelle et matérielle, mais aussi d'écoles pour leurs enfants. Certains ne resteront que le temps des travaux, d'autres s'établiront définitivement dans les hameaux et villages environnants⁴. La population émigrée est cosmopolite. Les ouvriers vaudois sont en grand nombre mais il y a aussi des protestants étrangers dont des Allemands et des Suisses alémaniques.

La présence des protestants à Tende

Tende et La Brigue sont des communes importantes où la population est en constante augmentation en dépit des migrations des jeunes vers les villes de la côte. Il n'y a pas que le monde ouvrier dans la Roya. Le Mercantour attire une population aisée, des artistes, des archéologues, des botanistes, des touristes et des têtes couronnées. Citons Thomas Hanbury qui créa les fabuleux jardins et Clarence Bicknell, ancien pasteur anglican, écrivain, promoteur de l'Esperanto et botaniste. Celui-ci construit une vaste demeure, appelé la *Casa Fontanalba*, dans le hameau de Casterino, porte d'entrée de la vallée des Merveilles, où il accueille les divers savants et amis qui collaborent dans ses recherches sur la botanique. Le baron allemand Schirrer construit un château à Fontan, au pied de Saorge, sur la frontière.

La communauté vaudoise⁵

L'Italie se veut laïque et anticléricale, d'autant qu'elle a bâti son unité sur les principes du libéralisme protestant⁶; l'église catholique n'en est pas moins présente; l'enseignement religieux, comprendre catholique, fait toujours partie des cours des écoles

² En 1881, l'opposition franco-italienne resurgit avec la question de la Tunisie: cette rivalité sur les territoires ravive les passions. Le patriotisme est exacerbé, le nationalisme devient chauvin, revanchard, conservateur. Les modifications administratives successives des frontières tant à l'est qu'à l'ouest du comté et du département français ne deviendront un fait avéré dans les esprits et mentalités qu'avec le temps.

³ A ce sujet, voir F. BLANCHARD, *Mémoire sur la mine de Tende ou de Vallauria (ancien comté de Nice)*, disponible online à l'adresse <http://daveo.e-monsite.com/pages/la-vallauria-mine-de-tende.html>

⁴ C. GAUCHON, *Des réalisations méconnues: les plus anciens tunnels des Alpes*, dans C. DESPLAT (dir.), *Frontières*, Paris, Ed. du CTHS, 2002.

publiques. Tende ne déroge pas à la règle et l'instituteur Pietro Degiovanni en est bien le représentant, croyant et catholique, il est cependant anticlérical. Il se montre dès lors très intéressé par les doctrines religieuses vaudoises et les préceptes qu'elles véhiculent: une Eglise libre dans un Etat libre.

Le Français Victor Juge, membre de l'Eglise vaudoise de Nice, avec quelques amis, visite la grotte des Cauettes, appelée aussi grotte des Hérétiques, ou encore grotte des Calvinistes, le refuge des protestants au XVI^e siècle. Lors de la conférence de district des églises vaudoises du Piémont, Juge attire l'attention «sur les progrès des anciennes colonies vaudoises dans les communes de Tende et de La Brigue» et propose que soit nommée une commission afin que soient visités ces villages et voir ce qu'il y a lieu de faire pour les ouvriers⁷.

Un premier évangéliste, Arturo Muston (1856-1941), pasteur à Nice et à Cannes, est envoyé durant les étés 1884 et 1885. Des conférences sont annoncées au son de la trompette par le crieur municipal mis à disposition par le maire. Muston prêche en plein air sur un terrain de boules ou sous une tente, à Vievola, à Granile (petit hameau proche de Tende), à Morignole (proche de La Brigue) et à Berghe (proche de Fontan). Une missive signée par une centaine de personnes (dont six femmes) réclame alors un pasteur à demeure. En attendant, l'hiver, des réunions évangéliques ont lieu dans une auberge, l'Auberge de l'Union⁸ et dans une salle de l'hôtel de la Croce Bianca, ensuite dans la maison d'une Suissesse, surnommée *Barbiera*⁹. Besso, un colporteur-évangéliste vaudois, habitant Tende, tient aussi des réunions chez lui.

Enrico Meynier est envoyé en 1895. Il loue un étage de sa maison au colporteur-évangéliste Besso qui y a installé une salle de culte et une salle de réunions ainsi qu'une pièce à usage d'habitation¹⁰.

⁵ Les prénoms cités sont "italianisés" tels qu'ils apparaissent aux Archives de la Table vaudoise, mais sur leurs actes de naissance ils sont en français, la langue des Vallées. Le français s'est maintenue jusqu'après la deuxième guerre mondiale en dépit d'une volonté gouvernementale d'y substituer l'italien.

⁶ M. A. ORBAN, *La religion des aristocrates dans le comté de Nice et les Alpes-Maritimes au XIX^e siècle*, Nice, Culture Sud, 2010.

⁷ Voir *Rivista cristiana e Bollettino della missione della Chiesa Evangelica valdese*, XI^e année, Firenze, Claudiana, 1883, p. 267.

⁸ La *Sentinella* du 12 juillet 1882.

⁹ Peut-être en raison de sa profession.

¹⁰ ATV, Lettre du 9 octobre 1894 de Degiovanni au pasteur Tron.

*Un pasteur allemand à Tende,
Frédéric Mader*

A Nice, le tourisme est encore hivernal, de ce fait, peu de fidèles assistent aux cultes dominicaux l'été. Vieillissant et de santé fragile, le pasteur Mader se fait aider par des vicaires et parfois par son fils pasteur, ce qui lui donne la possibilité de s'éloigner de Nice.

La villa Alpina

En 1884, son épouse Mathilde Mader reçoit une somme conséquente en héritage de sa mère qui vient de décéder. Les Mader entreprennent alors des démarches pour la construction d'un bâtiment de plusieurs étages.

En quelques mois la villa est construite. Le maire de la commune les autorise à ouvrir une salle de réunions culturelles et d'évangélisation et deux salles de classes pour les garçons et les filles. Pour récolter quelque argent, ils louent des chambres aux visiteurs et aux touristes car la villégiature augmente dans la région. Quand la famille Mader prend ses quartiers d'été à Tende, la communauté protestante italienne est encadrée par des pasteurs envoyés par la Commission d'Evangélisation vaudoise.

Les catholiques, inquiets de ces arrivées, décident d'ouvrir une seconde paroisse afin de contrer la ferveur communicative des vaudois et luthériens. La paroisse luthérienne est cosmopolite, surtout composée d'Allemands et de Britanniques. Le pasteur allemand, de santé chancelante, ne parle ni le français ni l'italien: ce sont donc ses filles, Käthe et Frida, qui organisent la vie de la communauté. Elles sont aidées par la britannique Béatrice Symington. L'été une quarantaine de personnes assistent à leurs cultes¹¹. Käthe, joue un grand rôle dans les activités. Auparavant, elle avait suivi des études d'institutrice en Allemagne et elle

“ La
paroisse
luthérienne est
cosmopolite,
surtout
composée
d'Allemands
et de
Britanniques. ”

¹¹ ADAM, 08V0005
du 01/01/1906,
note relative à
la personnalité
dissidente du pasteur
Mader, télégramme,
correspondance
(1906-1911).

“ Käthe ouvre une école pour les enfants ainsi qu’une école gratuite le soir pour les ouvriers. ”

est polyglotte. Son diplôme lui permet d’enseigner dans une Italie très vigilante en ce qui concerne les écoles libres et la qualité de l’enseignement. Käthe ouvre une école pour les enfants ainsi qu’une école gratuite le soir pour les ouvriers. Les fidèles participent à l’aménagement des locaux et procurent tables, bancs et chaises qui manquent. Ils acquièrent un harmonium grâce aux dons et Käthe enseigne des cantiques aux enfants qui les chantonnent dans le village au grand dam des religieuses catholiques qui se réapproprient les mélodies et réécrivent les paroles.

La première guerre mondiale et ses conséquences

La déclaration de guerre marque la fin de l’Eglise luthérienne de langue allemande de Nice. Selon le pacte signé le 23 mai 1915, l’Italie a rejoint les alliés. En Italie, les Mader ne sont plus des *hôtes* dans un pays neutre, mais des étrangers ennemis, suite à leurs prises de position pro-allemande. Des lettres de tendasques dont 28 lettres anonymes sont envoyées aux autorités les accusant d’espionnage. En octobre 1916 arrive l’ordre d’internement du pasteur. Il doit être transféré

La maison de la famille Mader à Tende



à Florence «dans les huit jours». Sa fille, Marie, réussit pourtant à le faire annuler. Au printemps 1917, une seconde ordonnance arrive, selon laquelle, cette fois, il doit être interné en résidence à Lucca: il faut s'y soumettre, il faut s'y soumettre. Ils n'ont d'autre choix; commence alors un voyage pénible. Leur maison de Tende est saccagée puis mise sous séquestre. A Lucca, Marie trouve un appartement facile d'accès pour Mader; il fait encore de courtes promenades. Puis ils s'installent dans une maison de la *Via dei Tabacchi*. A la fin du mois de mai, l'ancien pasteur de Nice a une crise cardiaque et reste paralysé du côté droit. Il décède une semaine plus tard, le 2 juin 1917. Il sera inhumé au cimetière de Lucca. Après le décès de son père, Käthe quitte définitivement Tende pour s'installer à Göppingen dans le Württemberg. La *Villa Alpina* sera revendue par les héritiers à la commune qui y installera la mairie et une école en 1927. Elle l'occupe encore à l'heure actuelle.

“ Les curés envoient régulièrement des missives à l'évêché, s'alarmant du prosélytisme des vaudois (...). ”

L'installation de la Chiesa valdese

Le Réveil protestant porté par des missionnaires vaudois s'est rapidement répandu parmi les ouvriers. Dès lors il est en concurrence avec les œuvres catholiques. Les curés envoient régulièrement des missives à l'évêché, s'alarmant du prosélytisme des vaudois, de l'ouverture d'écoles pour adultes et pour enfants, des conférences publiques et privées, de la distribution des évangiles et de livres religieux, des chants, etc. Dans leurs courriers ils signalent le rassemblement de cinqcent, parfois mille personnes employées au percement du tunnel du col de Tende, nombre corroboré par les rapports des pasteurs.

Quant aux édiles communaux, ils voient d'un œil favorable l'arrivée des instituteurs tout en gardant un œil vigilant sur leurs activités, la police vérifie qu'ils ne font pas de politique¹². Le pasteur Meynier indique à la Commission d'évangélisation que:

¹² ATV, Serie IX, Rapport d'Enrico Meynier, 1895-1896

l'instituteur Degiovanni a été signalé à la préfecture de Cuneo comme agitateur. Le préfet a écrit aux autorités du lieu pour éclaircir l'affaire. Le maire a répondu au préfet et a défendu l'instituteur mais il a conseillé à l'instituteur de se montrer plus prudent dorénavant. Le bruit a couru qu'un pasteur socialiste était présent à Tende¹³.

En 1894, des pourparlers s'engagent en vue de l'acquisition de la maison de l'instituteur tendasque par la Table vaudoise. L'immeuble comporte trois étages; situé dans le vieux-Tende 8, via Municipio, qui deviendra 145, via Vittorio Veneto, puis 145, rue de France, il a suffisamment d'espace pour l'établissement d'une salle de culte, d'une école et d'un appartement pour le prédicateur. De son côté le pasteur Mader de Nice souhaite également acquérir l'immeuble pour ses cultes. Il entre en concurrence avec les vaudois. Mader organise des collectes¹⁴. Les pourparlers ont lieu sur fond de tension¹⁵. Reste à savoir qui achètera l'immeuble. Mais le pasteur Mader, dont la paroisse de Nice est en difficulté, ne parvient pas à réunir les fonds. Des accords définitifs sont alors pris avec la Table vaudoise¹⁶: la vente a lieu le 22 novembre 1894 chez le notaire Giacomo Viale de Tende.

L'achat effectué, deux inscriptions sont apposées sur le portail de l'Eglise, peint en rouge: *Chiesa Cristiana Evangelica* et la devise de l'Eglise vaudoise: *Lux lucet in tenebris*. L'inauguration du temple a lieu le 17 février 1895, en hommage à la fête des vaudois, en présence des pasteurs Alberto Tron de Turin et Filippo Cardon de Cuneo¹⁷. Se succèdent ensuite les évangélistes Giovanni Bartolomeo Bosio (1847-1929) qui resta six mois à Tende durant l'année 1895¹⁸, ensuite Enrico Meynier (1868-1947) de 1895 à 1896¹⁹, Degiovanni souhaite que le pasteur-instituteur Meynier²⁰ avec lequel il a de nombreux contacts enseigne le français dans son école mais aussi qu'il ouvre les classes de 4^e

¹³ ATV, Serie IX, *Ibid*.

¹⁴ ATV, Lettre de Käthe Mader du 11 juillet 1894.

¹⁵ ATV, Lettre de Degiovanni du 29 octobre 1894.

¹⁶ ATV, Lettre de Degiovanni du 11 novembre 1894.

¹⁷ ATV, Serie IX, cartella 43, Cardon Filippo; Ricordando Frida Maurin, «L'Eco delle Valli valdesi», n° 14, 3 avril 1959.

¹⁸ ATV, Serie IX, cartella 127, Bosio Giovanni Bartolomeo.

¹⁹ La *Sentinella* du 21 février 1896, n° 42.

²⁰ ATV, Serie IX, cartella Enrico Meynier.



*Le portail de la Chiesa
Valdese de Tende et la
rue de France*

et 5^e. Meynier informe régulièrement la Table vaudoise de la situation religieuse et politique de la région tendasque; mais celui-ci, à cause de sa mauvaise santé doit repartir. Teofilo Mathieu (1865-1940) de 1896 à 1898²¹ le remplace et enfin Valentino Klett (1851-1912) qui resta jusqu'en 1909, douze ans, malgré des relations difficiles avec certains tendasques. Les trois pasteurs ont le diplôme d'instituteur ce qui leur permet d'ouvrir des écoles. Leur travail n'est guère aisé, hormis les distances importantes, les menaces de guerres qui impliquent des manœuvres et des exercices de tirs dans les montagnes compliquent leur tâche.

*Valentino Klett*²²

Ce pasteur-instituteur relate par le menu ses visites: ses déceptions et ses déboires avec les gens du terroir. Il est vrai qu'il semble dépressif et une lettre anonyme le soupçonne d'être alcoolique. Le pasteur doit couvrir un territoire qui englobe Tende, Berghe (en France à l'époque), Granile, La Brigue²³ et Vievola, avec trois principaux lieux de cultes: Tende, Vievola (un millier

²¹ ATV, Serie IX, cartella 212, *Mathieu Teofilo*

²² Un article de *La Sentinella delli Valli* (1909) indique que son père était natif du Württemberg et sa mère Suisse, ce qui explique ses amitiés avec Käthe Mader.

²³ ATV, *op.cit.*. V. Klett signale qu'à La Brigue une jeune fille évangélisée et convertie est obligée d'aller à la messe par ses patrons mais qu'ils la laissent libre de lire le Nouveau Testament.

²⁴ Gertrude Beatrice Symington habitait Maison Magnani, Tende – fille de Walther Symington, ("une sœur Ida décédée à Nice, enterrée au cimetière de Caucade") - mariée au Dr Edward Atkinson, théologien, (1819-1915) D.D., "Master & Bursar" du Clare College, Cambridge, de 1856 à 1915, qui mourut à l'âge de 96 ans.

²⁵ Fille du pasteur Frédéric Mader en poste à Nice.

²⁶ Constance Cheney Brady traduira en anglais le livre: *The Martyrdom of a People: or the Vaudois of Piedmont and their Story*, de l'Allemand Heinrich Fliedner, paru en 1914.

²⁷ ATV, Serie IX, cartella 79, *Klett Valentino*. Lettre du 11 juin 1898: «e metteno l'operaio a dura prova». La grotte se situe au-dessus du cimetière.

²⁸ ATV, *Ibid.* (en français); il se plaint de n'avoir pas les moyens financiers de payer ses factures.

d'ouvriers environ) et un lieu-dit *Cascina*. Les distances sont importantes, les trajets longs et pénibles; il indique rencontrer des Allemands, des Anglais, des Français, des Suisses et quelques Russes. Le plus souvent il fait ses visites avec Béatrice, la fille de Walther Symington²⁴, amie de Käthe Mader²⁵, et parfois aussi avec Cheyne Brady, une Irlandaise²⁶. Le pasteur se rend dans des bourgades françaises des environs au risque de se faire arrêter. Parfois interpellé sur sa prédication, Klett indique que parmi les ouvriers se trouvent des anticléricaux et des socialistes qui mettent «son travail à dure épreuve». En souvenir des premiers protestants de la région, il prêche aussi dans la grotte des *Cauette*, creusée dans le rocher de la Maïna²⁷.

Klett, malgré son dévouement, ne pourra convertir les Tendasques peu occupés de religion, dit-il, et même «impitoyables» envers ceux qui ne sont pas du pays²⁸. Il signale aussi que les tendasques ont les yeux tournés vers la France. Cependant, s'il est vrai qu'il existe alors un parti français dans la commune ainsi qu'à La Brigue, celui-ci est peu actif. V. Klett a plus de succès auprès des enfants; il ouvre une école primaire franco-italienne où il donne des cours durant la journée mais aussi le soir. Une centaine d'enfants la fréquente. Au fil des années, seuls quelques rares vaudois assisteront encore à ses cultes et enverront leurs enfants à son école. Néanmoins lors de son départ, un article de *La Sentinella delli Alpi* indiquera combien les tendasques qui furent évangélisés le virent partir avec regret.

Quand des rumeurs de guerre entre la France et l'Italie s'intensifieront, les Italiens installeront des casernes, de ce fait le profil sociologique des fidèles change. Seuls des militaires se rendent encore aux cultes.

Après le départ du pasteur Klett, le colporteur Davide Gaydou fait encore quelques tournées et visites parmi les fidèles. Fin de l'année 1910 le pasteur Elie Bertalot (1875-1948) prend en charge les quelques

rares protestants demeurant à Tende. Dès 1911 il propose la revente ou la location de l'ancienne maison Degiovanni qui n'était pas en bon état et s'est encore dégradée²⁹. La demande en locaux pour les logements des miliaires étant importante, la Commune de Tende loue à la Commission d'Évangélisation un étage pour leur logement. L'immeuble n'est plus considéré que comme un *chabot* (petit cabanon de campagne destiné à mettre à l'abri des outils agricoles. Ici: petite maison de campagne pour l'été)³⁰.

Les conversions se raréfient. La communauté protestante s'étiole. Les campagnes se «socialisent». En 1913 cependant, quand commence la construction d'un chemin de fer, 2500 hommes sont encore occupés aux travaux. Une responsable de la construction, Miss Jane H. Law, Anglaise, demande au pasteur Tron de la Table vaudoise l'envoi d'un évangéliste pour leur vie spirituelle, le soutien des malades ainsi que l'envoi de Bibles.

De ces temps épiques des missions protestantes en Haute-Roya, nous ne possédons que les relations des pasteurs et des évangélistes. Les municipalités gardent peu de vestiges de ce passé. Pourtant, longtemps les vaudois et les protestants luthériens ont fait partie du paysage religieux de cette région riche de cultures diverses, à des degrés variables, il est vrai, selon les années.

Après le rattachement de Tende et La Brigue à la France, en 1947, ne subsisteront que quelques rares protestants dans cette vallée. Reste cependant en mémoire un quartier des vaudois à Tende.

“ De ces
temps épiques
des missions
protestantes
en Haute-
Roya, nous
ne possédons
que les
relations
des pasteurs
et des
évangélistes.
(...). ”

²⁹ ATV, Tenda, Francia.
Cartella III, 43, fasc. 4.

³⁰ ATV, Lettre du
pasteur Pons
au modérateur.

«La beidana» è in vendita nelle seguenti edicole e librerie

Valli Chisone e Germanasca (To)

Fotografica Gariglio, Perosa Argentina, via Patrioti 2
Cartolibreria Calzavara, Perosa Argentina, via Roma 27
Cartoleria Bert, Pomaretto, via Carlo Alberto 46b
Scuola Latina, Pomaretto, via Balsiglia 103
Tabaccheria - Edicola Breuza, Perrero, via Monte Nero 23
Tabaccheria - Edicola Richard, Prali, Loc. Ghigo
Scoprìminiera - La Tuno, Prali, Loc. Paola
Foresteria di Massello, Massello, Regione Molino 2

Val Pellice (To)

Edicola Tabacchi Pellegrin, Torre Pellice, via Bert 7
Edicola Cartoleria Pallard, Torre Pellice, via Arnaud 13
Edicola Marletto, Villar Pellice, via I Maggio 1.
Cartoleria edicola "Il Calamaio", Torre Pellice, via Repubblica 16
Libreria Claudiana, Torre Pellice, Piazza Libertà 7
Edicola Albanese, Torre Pellice, via Matteotti 3
Edicola Giordan, Luserna San Giovanni, Piazza Partigiani 1
Tabaccheria Bertalot, Luserna San Giovanni, via Malan 98
Tabaccheria "Gli Gnomi", Bobbio Pellice, via Maestra 70
Alimentari Vecco, Angrogna, Piazza Roma 1

San Secondo di Pinerolo

Edicola Papandrea Stefano, Piazza Trombotto 3

Pinerolo

Libreria Volare, corso Torino 44
Libreria "Il cavallo a dondolo", via Saluzzo 53
Libreria Franceschi, Piazza Barbieri 1

Torino

Libreria Claudiana, via Principe Tommaso 1

Milano

Libreria Claudiana, via Francesco Sforza 12/A

Firenze

Libreria Claudiana, borgo Ognissanti 14/R

Roma

Libreria Claudiana, piazza Cavour 32

GIANAVELLO A GINEVRA

Nuovi accertamenti

di Tobia Schnebli

Giosuè Gianavello (1617-1690), tra i personaggi storici più popolari nelle valli valdesi¹, è stato finora ampiamente dimenticato a Ginevra, dove ha vissuto in esilio per ventisei anni, dal 1664 fino alla morte. Dal suo rifugio ginevrino, Gianavello - il capo dei “banditi” valdesi per i suoi detrattori, il “Capitaine des Vallées” per i suoi ammiratori - ha continuato a svolgere un ruolo di primo piano nel sostegno al suo popolo, negli ultimi anni di quel secolo di ferro e di fuoco.

L'attività di Gianavello e della sua rete di sostegno a Ginevra cominciò a costituire una fonte di gravi preoccupazioni per le autorità ginevrine a partire dal 1686, quando i valdesi cacciati dalle Valli cominciarono a organizzare i tentativi di rientro in Piemonte, con partenza dalla Svizzera, che si concluderanno col Glorioso Rimpatrio del 1689-90. Nel gennaio e febbraio 1687, Gianavello si recava regolarmente al *pont d'Arve*, alla frontiera di Ginevra² con la Savoia, per accogliere le colonne di centinaia di rifugiati, sopravvissuti ai mesi di prigionia nelle fortezze piemontesi: arrivavano a Ginevra laceri, gelati, feriti, malati, a volte ancora malmenati dalle scorte savoiarde, alcuni talmente sfiniti che morivano poche ore dopo l'arrivo.

Un testimone riferisce il «singolare onore» tributato da «quelli della nazione» a uno di loro, defunto in questa circostanza: formato un corteo con «in testa Gianavello, riconosciuto e venerato come un padre comune, lo seguirono in fila per due, sino al luogo in cui fu sepolto, con rientro in città nello stesso ordine»³. A Ginevra la popolazione li accolse con grande solidarietà.

¹ Dall'inchiesta svolta nel 1989 da Bruna Peyrot, nella memoria popolare Gianavello risultava più importante di Pietro Valdo e Henri Arnaud, cfr. B. PEYROT, *Giosuè Gianavello, il leone di Rorà*, Torino, Claudiana, 2001, pp. 52-53. Mostrano, e nel contempo rafforzano, questa popolarità le varie iniziative proposte per il quattrocentesimo anniversario della sua nascita (<http://janavel2017.altervista.org>) e il recente romanzo biografico B. PEYROT e M. GNONE, *Gianavello, bandito valdese*, Torino, Claudiana, 2017.

² Sino alla Rivoluzione francese Ginevra fu una repubblica indipendente ed entrò a far parte della Confederazione svizzera solo con la Restaurazione, nel 1815.



L'entusiasmo fu tale che il Consiglio proibì di andare loro incontro e accompagnarli lungo la via, stabilendo un sistema di permessi d'alloggio, senza dubbio per evitare che alcuni, non identificati, ne approfittassero restando in città⁴.

³ Lettera del 6 febbraio 1687 dell'avvocato Place de Saint Julien, cit. in J. JALLA, *Josué Janavel 1617 – 1690*, «Bulletin de la Société d'histoire vaudoise», n. 38, 1917, pp. 71-72, traduzione della redazione, d'ora in poi *tdr*.

⁴ O. FATIO, *Genève et les vaudois entre 1686 et 1689*, in A. DE LANGE (a cura di), *Dall'Europa alle Valli Valdesi. Atti del convegno "Il Glorioso Rimpatrio 1689 – 1989"*, Torino, Claudiana, 1990, p. 101, *tdr*.

⁵ Archives d'Etat de Genève [d'ora in avanti AEG], Registre du Conseil, 187, p. 113 v°, 31 mai 1687.

⁶ Figlio del pastore Antoine (1596-1661), proveniente da Villasecca, era pastore della Chiesa italiana di Ginevra e professore di filosofia all'Académie, cfr. O. FATIO, *Léger, Antoine* (2), in *Dizionario storico della Svizzera*, 15 marzo 2009.

Dopo la tappa di Ginevra, quasi tutti i rifugiati valdesi ripartivano in direzione delle città protestanti svizzere, per continuare poi l'esodo verso la Germania. Gianavello, al contrario, rimase nella sua casa di *place de la Madeleine*, che svolse un ruolo di primaria importanza per tutti i rifugiati valdesi. I messaggi, le informazioni, le consegne per questo popolo in esilio passavano di lì, e le autorità ne erano consapevoli: quando il governo ginevrino riceveva una lettera da quello di Zurigo, preoccupato per le trame dei valdesi, era Gianavello che veniva interrogato per sapere quanti, di queste "genti delle Valli", si trovavano in città⁵.

Lo storico Olivier Fatio ha ricostruito il contesto politico in cui si iscrisse l'arrivo a Ginevra, nel 1686-1687, dei valdesi scampati alle persecuzioni messe in atto dal duca Vittorio Amedeo di Savoia per eliminare la presenza protestante nelle valli valdesi, poco tempo dopo quelle di Luigi XIV contro gli Ugonotti di Francia con la revoca dell'editto di Nantes. La situazione geopolitica di Ginevra era particolarmente delicata, tra la potente Francia di Luigi XIV, la Savoia da cui Ginevra si era affrancata un secolo e mezzo prima, e i cantoni alleati svizzeri. Il governo ginevrino (così come i cantoni protestanti) cercava di evitare ogni accusa di complicità con i tentativi dei valdesi di organizzare il ritorno alle loro valli:

questo non impedì che numerose decisioni importanti per il futuro dei valdesi fossero prese di nascosto nelle camere di Gianavello, dei Turretini o di Antoine Léger⁶, decisioni

che traducevano nel concreto gli orientamenti generali della politica europea provenienti da L'Aia, Londra, Berlino o Berna⁷.

I Turrettini, facoltosa e influente famiglia riformata di origini lucchesi, rifugiati a Ginevra dagli ultimi decenni del Cinquecento, ebbero un ruolo di primo piano nella rete di sostegno di cui beneficiava Gianavello a Ginevra. François Turrettini (1623-1687), diplomatico, teologo e rettore dell'accademia, era una delle figure più importanti della vita religiosa a Ginevra⁸. Fatio ha sottolineato l'importanza dell'appoggio della "lobby" italiana a Gianavello, ma anche l'atteggiamento prudente, a volte «fino alla pusillanimità»⁹, del governo ginevrino nei confronti suoi e degli altri rifugiati valdesi tra il 1686 e il 1689. Quando l'ambasciatore di Francia e i cantoni protestanti esprimevano preoccupazioni per le trame di Gianavello a Ginevra, le autorità ginevrine reagivano intimando a Gianavello di starsene tranquillo o di lasciare la città.

Nel 1686, ad esempio, allarmato che il sostegno ai «fratelli delle Valli» potesse suscitare le preoccupazioni delle Potenze europee, il governo ginevrino si premurò d'informare l'ambasciatore di Luigi XIV

che non ci siamo mai immischiati negli affari di quelle genti delle Valli, e così faremo anche in futuro, senza assisterli né con denaro, né con consigli, né in altro modo; può comunicare alla Corte che anche i nobili Fabri, primo sindaco, e De Chapeaurouge, già primo sindaco, trasmetteranno ai Signori fratelli Turrettini l'ordine del Consiglio di regolare la loro condotta al riguardo, evitando di immischiarsi nelle questioni riguardanti le genti delle Valli»¹⁰. In quell'occasione, François Turrettini riuscì a calmare le acque, dichiarando che «se si manda via Gianavello, ne morirà di dolore, se lo si tollera, starà molto tranquillo»¹¹.

“ La
situazione
geopolitica di
Ginevra era
delicata
(...). ”

⁷ FATIO, *Genève et les vaudois*, cit., p. 99, tdr.

⁸ Nel 1690, tre Turrettini figurano tra i quaranta contribuenti più facoltosi della città: Bénédicte, Etienne e Isabelle, vedova di François, fratello dei primi due (cfr. «A la fin du XVII^e siècle: les plus riches des genevois» in A. M. PIUZ, *A Genève et autour de Genève aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Lausanne, Payot, 1985, pp. 206-218).

⁹ *Ibidem*, tdr.

¹⁰ In AEG, *Registre du Conseil*, 186 (1686), pp. 72-73, 1° marzo 1686, tdr.

¹¹ *Ibidem*, tdr.

L'anno seguente, dopo una perquisizione di casa sua alla ricerca di armi, la minaccia fu messa in atto e il valdese dovette lasciare la città - probabilmente in direzione della Svizzera - per farvi ritorno tre settimane dopo, tollerato dal governo in ragione del suo stato di salute¹².

Tale «pusillanimità» delle autorità, così come la presenza a Ginevra di agenti del re di Francia e del duca di Savoia, costrinse Gianavello e la sua rete di sostegno a operare con la massima discrezione, quando non in clandestinità. Forse proprio questa discrezione - sommata alla fine delle guerre di religione nel Settecento e all'isolamento dei valdesi nelle loro valli - ha contribuito all'oblio in cui è caduta sinora la presenza di Gianavello a Ginevra. Lo spoglio degli atti notarili degli Archivi di Stato ha però recentemente permesso di recuperare alcune informazioni supplementari sulla vita di Gianavello a Ginevra¹³, in particolare di localizzarne l'abitazione e di ricostruire le modalità attraverso le quali divenne una sorta di "base" per sostenere la resistenza degli esiliati valdesi.

I "banditi" a Ginevra

Lasciate le Valli il 19 febbraio 1664, nel rifugio ginevrino Gianavello venne accolto molto bene: «gli abitanti della città lo coccolano [riportavano gli informatori del duca di Savoia], i pastori in particolare»¹⁴. La Repubblica protestante era il primo luogo di approdo per i rifugiati delle Valli, così come sempre da Ginevra passavano i fondi raccolti dagli Stati protestanti dell'Europa del Nord per aiutare i valdesi. I rifugiati provenienti dall'Italia potevano contare su un aiuto materiale offerto dalla *Bourse italienne*, i cui fondi erano gestiti dalle ricche famiglie riformate italiane rifugiate a Ginevra. I "banditi" furono così mantenuti con aiuti modesti a Ginevra per un anno, durante il quale, benché «si facessero vedere raramente in città»,

¹² V. FATIO, *Genève et les vaudois*, cit., p. 103.

Sull'atteggiamento spesso incoerente delle autorità dei cantoni evangelici verso i rifugiati valdesi all'epoca della revoca dell'Editto di Nantes, cfr. M. GRANDJEAN, *Les vaudois en Suisse: des réfugiés récalcitrants*, in AA.VV., «*La Glorieuse Rentrée*» 1689 – 1989. *Toute l'histoire des Vaudois du Piémont. Catalogue de l'exposition tenue au Musée du Léman à Nyon, Nyon, Musée du Léman*, 1989, pp. 55-79.

¹³ Ci tengo a ringraziare il personale degli Archivi di Stato per la gentile collaborazione e la signora Barbara Roth-Lochner, già funzionaria dell'archivio, per l'aiuto prezioso nel decifrare gli atti notarili.

¹⁴ Rapporto al duca del giudice Galley di Saint-Julien, 14 giugno 1664, citato in J. JALLA, *Josué Janavel*, cit., p. 62, tdr.

si riunivano nell'alloggio di Gianavello in casa di un maestro del *Collège*, l'istituzione fondata nel 1559 da Calvino che riuniva l'insegnamento secondario e quello accademico, o dal già citato François Turretini¹⁵.

Senza le elemosine che ricevono su raccomandazione dei pastori [...] che predicano nel giorno del digiuno generale e che parlano di loro in termini di poveri rifugiati, sarebbero già stati costretti a lasciare la città¹⁶.

Già nel 1665, dopo avere dapprima alloggiato alla locanda del *Croissant* e in seguito, per mancanza di mezzi, in case private, lasciarono la città dirigendosi a Lione¹⁷.

Gianavello, al contrario, restò a Ginevra per tutta la vita. Era d'altronde da qui che poteva mantenere più facilmente i legami con le valli d'origine e con la famiglia. La moglie Caterina lo raggiunse solo nel 1670, quando la loro fattoria e le loro terre furono definitivamente espropriate dal conte Louis Compans de Brichanteau, governatore del duca, che negli anni precedenti aveva ordito piani per fare assassinare Gianavello nella stessa Ginevra¹⁸. In una lettera del 15 settembre 1667 ai suoi, Gianavello scriveva: «Sono in buona salute e lo devo al Signore... ma, per quanto mi riguarda, soffro profondamente nel luogo in cui mi trovo»¹⁹. Un anno e mezzo più tardi, il contadino esiliato in città prestò ad Ami Pasteur, professore del *Collège*²⁰, una somma di ottocento fiorini per l'acquisto di una parcella di terra, un campo di canapa a Plainpalais, subito fuori le mura della città. Non sappiamo se in seguito alla morte di Pasteur, avvenuta sei mesi dopo, Gianavello abbia potuto recuperare il suo credito in denaro o se sia entrato in possesso del campo che l'atto notarile indica come garanzia del prestito²¹.

Come detto, a Ginevra Gianavello era mantenuto principalmente dalla sua rete di sostegno, che si occupava dell'organizzazione di numerosi aspetti

“ (...) a Ginevra Gianavello era mantenuto dalla sua rete di sostegno (...) ”

¹⁵ *Ibidem*, tdr.

¹⁶ *Ibidem*, tdr.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ *Ivi*, pp. 64-65.

¹⁹ Cit. in A. JALLA, *Janavel, combats, exil et pouvoir d'un grand capitaine*, Genève, Labor et Fides, 1947, p. 130, tdr.

²⁰ Su Ami Pasteur (1608-1669), cfr. *Le Livre du Recteur de l'Académie de Genève*, Genève 1976, t. 5, p. 94.

²¹ Atto notarile «Confession de prêt» du 1^{er} mai 1669, in AEG, Notaire Abraham Baveu 4^e Vol. f. 9.

²² «Lesquels il supplie instamment de continuer leurs bontés envers elles comme ils ont eu envers luy, dont il les remercie humblement» [tdr], AEG, Notaire Louis 1 Pasteur, vol. 64, f. 160. Testament du 14 mai 1677. Questo testamento non menziona più il figlio Jean, che aveva iniziato a Ginevra nel 1669 un apprendistato presso un maestro conciatore e correggiaio (AEG, Notaire Abraham Baveu, 4^e Vol., f. 75, acte d'apprentissage du 10 février 1670).

²³ Il che corrisponde, qualche decennio più tardi, al salario annuale di un operaio addetto alle fortificazioni, cfr. Jean Vian, *ouvrier italien réfugié à Genève (vers 1690-1772)*, in A. M. PIUZ, *A Genève et autour de Genève*, cit., pp. 262-273. Per l'informatore, vedi nota 14.

²⁴ Cit. in J. JALLA, *Josué Janavel*, cit., p. 66, tdr.

²⁵ Cit. in *ivi*, p. 67, tdr.

²⁶ «Demeure à la [place de la] Magdelaine», *Registre des morts*, AEG, E.C. Morts 48, f. 12, tdr.

materiali della sua vita di esiliato. Nelle righe finali del suo primo testamento, redatto nel 1677, Gianavello stabiliva che le sue eredi - la moglie Caterina e le quattro figlie (Marguerite, Jeanne, Marie e Madeleine) - sarebbero state consigliate dai tre fratelli François, Etienne e Bénédicte Turrettini, «che supplica espressamente di continuare a dimostrare loro la medesima bontà che hanno dimostrato a lui, e della quale li ringrazia umilmente»²². Nel 1668 i cantoni protestanti della Svizzera concessero a Gianavello una rendita annuale di cento scudi d'argento, somma da prelevare sulle collette effettuate in favore delle Valli. A titolo di paragone, si tenga conto che ai compagni di Gianavello - secondo l'informatore del duca - per vivere al *Croissant* non bastavano i due fiorini giornalieri loro assegnati e che due fiorini al giorno fanno settecentotrenta fiorini all'anno, equivalenti a circa settanta scudi d'argento²³. Anche se sembra che per quattordici anni Gianavello abbia rinunciato a riscuoterla, questa rendita mostra che l'esilio a Ginevra del «Capitaine des Vallées» era sostenuto anche al di là dei confini della Repubblica ginevrina.

Nel 1675, secondo uno dei suoi detrattori, Gianavello

vive a Ginevra sia d'una pensione ragguardevole accordata da questi Signori, sia del suo lavoro come venditore di acquavite²⁴.

Non disponiamo di altre testimonianze che attestino una tale attività professionale di Gianavello a Ginevra, se non che, qualche anno più tardi, risulta che le sue condizioni fisiche gli impedivano ormai di lavorare. Questo è infatti il motivo addotto nel 1682, da François Turrettini, per domandare alle autorità di Zurigo di procedere al versamento della rendita garantita dai cantoni protestanti. Secondo Turrettini, Gianavello avrebbe avuto «perdite considerevoli dei pochi beni che gli restavano» ed era «avanti negli anni e nell'impossibilità di lavorare».

Turrettini concludeva la sua lettera sottolineando che

quantunque lontano dalle Valli, non smette di fare tutto ciò che può per loro; da due o tre anni la sua casa è divenuta la pensione e il rifugio di molti di quei miserabili che sono giunti qui, verso i quali mostra sempre spirito caritatevole²⁵.

La casa di Gianavello

Ma dove si trovava la casa di Gianavello? Sino ad ora si era a conoscenza del fatto che la morte del Capitano delle Valli era avvenuta il 5 marzo 1690 nella sua «dimora alla Madeleine»²⁶; casa di cui probabilmente era diventato creditore ipotecario nel 1675, grazie alla mediazione di Etienne Turrettini (fratello maggiore di François)²⁷, ma di cui non si conosceva l'esatta ubicazione. Ulteriori scavi tra gli atti notarili hanno però mostrato come, nel 1676 e 1678, Gianavello avesse prestato somme di denaro relativamente importanti all'oste del *Laurier*, una locanda situata sulla stessa piazza²⁸. Ed è seguendo le vicende di questo locale che si è giunti all'identificazione dell'abitazione di Gianavello, attraverso un atto di vendita stipulato nel 1702, dodici anni dopo la sua morte. L'atto attesta infatti la vendita, da parte del nipote e principale erede di Gianavello a André Turrettini (figlio di Etienne), di «una casa di sua proprietà dove è appesa l'insegna *le Flacon*, situata in questa città all'angolo di rue d'Enfer, affacciata su place de la Madeleine»²⁹.

Nel testamento del 1690, Gianavello aveva attestato di avere dei diritti nei confronti di un certo «Isaac Pilloud», che era stato l'oste del *Flacon*, e due atti notarili posteriori alla sua morte confermano che Gianavello entrò in possesso dell'abitazione del *Flacon* attraverso un intrico di diritti e di debiti ipotecari: nel 1693 il nipote di Gianavello riconosceva un debito di duemila fiorini «sul legato fattogli dei diritti che il fu Gianavello ha sulla locanda del *Flacon* nei confronti

²⁷ AEG, Notaire André Beddevole, vol. 15, f. 22 ss. Obligation du 17 mars 1675. Gianavello era designato creditore per una somma di 5979 fiorini in denaro liquido.

²⁸ Nel 1676 e 1678 Gianavello figurava come creditore di mille e rispettivamente mille cinquecento fiorini nei confronti dell'Oste del *Laurier*, cfr. AEG, Notaire Louis 1 Pasteur, vol. 62, f. 199 e AEG, Notaire Louis 1 Pasteur, vol. 66, f. 195. Cinquant'anni più tardi, la bottega e la cantina del *Laurier* sarebbero appartenuti a André Turrettini, si veda il «Plan Billon de 1726-28», plan 37-38, vol. 2.

²⁹ «une maison à lui appartenante où pend pour enseigne le flacon, située en cette cité au coin de la Rue d'Enfer vis-à-vis la place de la Madelaine» acte de vente du 4 février 1702, in AEG, notaire Etienne Beddevole, vol. 8, ff. 197-8. Il nipote quasi omonimo di Gianavello (Josué Gignoux, dit Janavel), era stato nominato erede principale nel secondo e ultimo testamento di Gianavello, del 13 gennaio 1690, in AEG, notaire Gabriel

La casa del Flacon alla Madeleine qualche decennio prima della sua demolizione avvenuta nel 1905, Centre d'iconographie genevoise, foto Henri Sylvestre

Grosjean, *Minutaire des testaments nuncupatifs*, vol. 19, ff. 141-146.

³⁰ In un atto notarile del 18 settembre 1676, Isaac Pilloud è designato come «hôte du Flacon d'or, bourgeois de Genève», AEG, notaire Louis 1 Pasteur, vol. 63, f. 50-51. Una ricevuta del 18 maggio 1693 attesta che il nipote di Gianavello era debitore di una somma di 2000 fiorini «sur le légat à lui fait des droits que ledit feu Janavel a sur le logis du flacon contre le nommé Pilliou» [tdr], AEG, notaire Esaïe Morel, vol. 29, f. 61. Infine, il 28 gennaio 1698, il nipote di Gianavello riconosce un debito di 1554 fiorini verso Robert Rilliet per la riparazione della sua casa del Flacon, AEG, notaire Esaïe Morel, vol. 33, ff. 338-9.



del denominato Pilliou»³⁰. A riprova della tutela esercitata dalla famiglia Turrettini su Gianavello, va rilevato che l'esecutore testamentario era Robert Rilliet, personaggio di spicco dell'oligarchia ginevrina e alleato dei Turrettini. Nipote del cinque volte sindaco Etienne Rilliet, a sua volta sindaco nel 1720, fu uditore e membro del Consiglio dei Duecento dal 1671, anno in cui sposò Françoise Turrettini, figlia di Etienne - il fratello di François - e sorella di André, l'acquirente del Flacon nel 1702.

La casa di Gianavello era perciò una locanda, luogo destinato ad accogliere stranieri, quali gente

di passaggio, esiliati o rifugiati. Gianavello non era però il gerente titolare: per esercitare questa funzione bisognava essere borghese, cittadino o abitante della città, mentre Gianavello non ebbe mai altro che uno statuto di straniero. L'esercizio del mestiere di oste e la possibilità d'alloggiare ospiti stranieri erano attività sottoposte a una regolamentazione ufficiale, con la concessione del diritto di insegna e il pagamento di una patente³¹; l'intero sistema alberghiero dell'epoca era sotto il controllo delle più influenti famiglie ginevrine:

non bastava volerlo per divenire albergatore: i privilegi si avvicinavano molto ai diritti feudali. Gran parte dei centri alberghieri erano per certi versi dei veri e propri feudi, appartenenti a signori del più alto lignaggio³².

Il controllo delle autorità sugli stranieri e i rifugiati si esercitava anche attraverso le disposizioni rigorose a cui dovevano sottostare i gerenti delle locande; secondo l'editto del 28 febbraio/5 marzo 1560, infatti, era stabilito che

nessuno ha il diritto di ospitare uno straniero, se non dopo che questi abbia prestato giuramento ai Signori sindaci e abbia ottenuto lo statuto di abitante, e che la professione di albergatore, oste o barista è sottoposta all'autorizzazione degli stessi Signori, con concessione d'insegna o altra licenza³³.

Nel 1687, l'anno di maggiore afflusso di rifugiati ugonotti e valdesi, il Piccolo Consiglio rivolse a tutti gli osti delle

istruzioni per coloro che alloggiano rifugiati: devono riportare quanto apprendono su di loro, non lasciar loro portare la spada in città e obbligarli a rincasare entro le otto di sera. Gli albergatori e gli osti sono tenuti a chiedere un'autorizzazione alle autorità per qualsiasi soggiorno di più di due giorni e fare rapporto



*Insegna del Flacon
esposta alla Maison
Tavel (Museo di storia
della città), © Musées
d'art et d'histoire, Ville
de Genève,
foto Yves Siza*

³¹ Cfr. C. SANTSCHI, *Préface*, in J. DE SENARCLENS, N. VAN BERCHEM e J.M. MARQUIS, *L'hôtellerie genevoise 1893-1993. Cents ans d'hospitalité*, Genève, Société des hôteliers de Genève, 1993, p. 14.

³² *Ivi*, p. 16, *tdr*.

³³ *Ivi*, p. 20, *tdr*.

³⁴ *Ivi*, p. 22, *tdr*.

“ Una locanda con alloggio era senza dubbio un luogo indicato per essere utilizzato sia come domicilio per Gianavello, sia come luogo di ritrovo per i valdesi esiliati o in transito (...). ”

quotidiano indicando nominativi e origine dei loro clienti; devono inoltre ritirare le loro armi (salvo la spada) e avvertirli del divieto di uscire dopo il coprifuoco e recarsi senza permesso tra le vecchie e le nuove mura, così come sui bastioni e i fossati della città. Infine, devono pregare Dio, prima e dopo i pasti³⁴.

Una locanda con alloggio era senza dubbio un luogo particolarmente indicato per essere utilizzato sia come domicilio per Gianavello, sia come luogo di ritrovo per i valdesi esiliati o in transito. A ciò si aggiungeva il grande via vai di stranieri in *place de la Madeleine*, nelle locande e negli alloggi a ridosso del porto e dei commerci. Nel raggio di meno di cento metri, intorno al tempio della Madeleine (da *rue du Perron* a *rue du Boule*, attuale *rue de la Fontaine*), era concentrato un buon quarto di tutti gli alberghi, locande e osterie della città, cioè non meno di due dozzine di insegne, di cui la metà nella stessa piazza della locanda di Gianavello³⁵. Su questa piazza, che si estendeva sull'attuale *rue de la Madeleine*, dalla *rue du Perron* fino alla facciata del tempio della *Madeleine*, si trovava innanzitutto il *Flacon* (chiamato a volte anche *Flacon d'or*), a qualche metro dall'angolo sinistro della facciata del tempio.

Dall'altro lato del tempio, all'angolo della salita delle Barrières, si trovava la *Mule* (l'attuale *Auberge de la Madeleine*), e continuando sulla *Grande place de la Madeleine* dal lato opposto al *Flacon*, si trovava il *Laurier* e più in là, nell'attuale *rue du Perron*, l'*Epée couronnée*, le *Chapeau Vert*, la *Ville de Lyon*, la *Tête d'or*, la *Fleur de lys d'or*, le *Fort de l'Ecluse*, la *Ville de Zurich*. Sullo stesso lato del *Flacon*, sull'attuale *rue de la Madeleine*, erano situati i *Trois degrés* e, in quattro case contigue, quattro insegne evocatrici della navigazione: la *Sirène*, la *Baleine*, l'*Ancre* et la *Galère*, seguite dal *Chamois*. Uscendo dal *Flacon*, e svoltando a sinistra, iniziava la discesa in *rue d'Enfer*, dove si era accolti dal *Bienvenu* e dal *Cheval noir*.

³⁵ Cfr. W. DEONNA, *Recherches de M.*

Auguste Cahorn sur les hôtelleries genevoises et leurs enseignes, in «Genava», n. 13, 1935, pp. 330-341.

Una pianta della città basata sul *Plan Billon* del 1726-28 (consultabile in linea, all'indirizzo <http://www.ge200.ch/carto/plan-billon-1726-1728>) con l'ubicazione di tutte le locande e alberghi individuati da Cahorn è esposta agli Archivi di Stato.



Le locande attorno al tempio della Madeleine verso la fine del Seicento, estratto del Plan Billon (1726-1728)

Scoprimento della targa (da destra a sinistra: Bruna Peyrot, il sindaco di Ginevra Rémy Pagani, Tobia Schnebli, Rinaldo Tourn e un usciere della città di Ginevra).
Testo della targa:
Ici s'élevait l'auberge du Flacon où vécut et mourut l'exilé Josué Janavel (1617 - 1690) résistant vaudois du Piémont



³⁶ Un figlio di Etienne Turrettini, Horace-Bénédict, membro del Consiglio dei Duecento dal 1677, sarebbe stato nominato membro del Piccolo Consiglio a partire dal 1696 ed eletto sindaco nel 1704. Sull'oligarchia ginevrina di quel periodo, cfr. O. FATIO e N. FATIO, *Pierre Fatio et la crise de 1707*, Genève, Labor ed Fides, 2007, pp. 11-26.

³⁷ L'esistenza della locanda *Au Flacon* è attestata dall'anno 1585.

³⁸ Al voto quasi unanime del Consiglio comunale per l'apposizione della targa (17 maggio 2017) ha probabilmente contribuito la visita nelle valli valdesi compiuta pochi giorni prima dalla Commissione culturale della Città di Ginevra, il 13 e 14 maggio 2017.

Col *Flacon*, Gianavello disponeva pertanto non solo di una casa, ma anche di una infrastruttura ideale per le sue attività in favore dei valdesi. Era protetto, ma anche sotto il controllo di una parte molto influente dell'oligarchia che governava la repubblica ginevrina, di cui i Turrettini sarebbero entrati a far parte proprio sul finire del secolo³⁶. Con il suo statuto di straniero, la situazione di Gianavello a Ginevra rimaneva tuttavia relativamente precaria, perché il rilascio di uno statuto di abitante e l'attribuzione del titolo di oste al «Capitaine des Vallées», avrebbero rappresentato un riconoscimento ufficiale che il governo ginevrino probabilmente non voleva concedere al bandito esiliato. Nel 1702, dopo la vendita del *Flacon* ad André Turrettini, la sua nuova insegna³⁷ che porta la data di quell'anno, sembra indicare una volontà di voltare pagina, di chiudere il capitolo del sostegno di Ginevra alla resistenza dei valdesi. Confinata la questione valdese nel «ghetto alpino» e chiuso il capitolo delle guerre di religione, Ginevra si sarebbe occupata sempre meno dei valdesi, dimenticando Gianavello e il suo *Flacon* per oltre tre secoli. Dopo l'identificazione della casa, entrambi possono però oggi essere ricordati, grazie alla recente posa, il 1° dicembre del 2017, di una targa commemorativa votata dal Consiglio comunale³⁸.

«...IL GRIGIO ROSARIO DELLE MIE DISGRAZIATE VICENDE...»¹

1923: Una lettera di Felice Casorati da Torre Pellice²

di Anna Maria Capoferro Cencetti

Premessa

Il 30 aprile 1923 il pittore Felice Casorati indirizza all'avvocato Pietro Capoferro, nella sua residenza romana, una lettera da Torre Pellice, dove stava trascorrendo in incognito un periodo di solitaria tranquillità³. Il documento è tornato recentemente alla luce tra le pagine di un libro conservato nella biblioteca di Pietro Capoferro a Roma (Fig. 1).

Si ritiene utile darne qui notizia come testimonianza dello stato d'animo dell'artista che, in un momento particolarmente critico della sua vita, trova rifugio a Torre Pellice, nella quiete della *Pension du Fort*, situata in una posizione ideale, isolata, ma facilmente accessibile, presso l'antico Forte. Probabilmente la struttura gli era già nota da soggiorni precedenti o gli era stata consigliata per le particolari caratteristiche, tra cui la vicinanza alla stazione che all'occorrenza gli assicurava facili spostamenti o la possibilità di ricevere visite in totale riservatezza (Fig. 3). Un soggiorno inedito, quello torrese, mai ricordato nelle biografie ufficiali dell'artista, di cui è possibile chiarire anche le ragioni col fortunato recupero della lettera, vero e proprio documento che integra e arricchisce la biografia dell'artista con dati inediti ed osservazioni del massimo interesse sulla situazione politica e culturale che stava vivendo.

Casorati mette l'amico Pietro Capoferro al corrente delle principali vicende artistiche ed umane vissute dopo la conclusione degli studi universitari padovani, nel cui contesto era maturata la loro amicizia (Fig. 2).

¹ *Lettera di Felice Casorati all'Avvocato Pietro Capoferro.* Vedasi pagine 46-47

² Questa nota era destinata inizialmente alla Rivista «Forme Moderne», la cui pubblicazione non ha avuto luogo per impreviste difficoltà editoriali. Viene qui proposta col dovuto aggiornamento bibliografico. (Cfr. A.M. CAPOFERRO CENCETTI, *Lettera a un amico dall'eremo montano. Nuovi dati per la biografia giovanile di Felice Casorati*, in V. BARADEL, D. BANZATO (a cura di), *Il giovane Casorati: Padova, Napoli e Verona / Catalogo della Mostra* (Padova, Musei Civici agli Eremitani, 26 settembre 2015 – 10 gennaio 2016). Milano, Skira, 2015, pp. 33-39. Sono debitrice nei confronti di Paola Zanetti Casorati, nuora di Felice Casorati e direttrice dell'Archivio Casorati - relativo

alla documentazione dell'opera di Felice Casorati (1883-1963), di Daphne Maugham (1897-1992), e di Francesco Casorati (1934-2013) - per il prezioso aiuto e lo spirito di collaborazione. Un sentito grazie a Gabriella Ballesio e Maria Rosa Fabbrini (Archivio Tavola valdese, Torre Pellice), a Cesare Pianciola (Centro Studi Piero Gobetti, Torino) e a Marco De Boli (Archivio Storico dell'Università di Padova).

Fig. 1- *Incipit della lettera* (1923) di Felice Casorati a Pietro Capoferro (Archivio Casorati, Torino)

L'artista era reduce da un fermo di polizia nelle carceri di Torino, subito agli inizi di febbraio dello stesso 1923 ad opera dell'autorità fascista. I postumi emotivi conseguenti a quanto vissuto gli rendevano necessaria una pausa di riflessione per riorganizzare i termini della sua vita sociale e lavorativa, che gli appariva fortemente compromessa dagli eventi recenti e imprevedibili di cui non sapeva valutare le conseguenze.

Nel clima imperante di affermazione del fascismo e di ricerca del consenso popolare, il fermo di Casorati era stato una diretta conseguenza del legame di collaborazione e di profonda stima dell'artista per il giovane Piero Gobetti, le cui idee libertarie all'epoca erano considerate inadeguate e profondamente osteggiate dal potere (Fig. 4). L'antifascismo spontaneo di Casorati e un istintivo rifiuto per ogni volgarità, retaggio della sua stessa educazione, i suoi principi di vita e le intime aspirazioni, avevano favorito nel 1922 l'adesione dell'artista allo spirito della «Rivoluzione Liberale», la rivista finalizzata allo studio ed alla

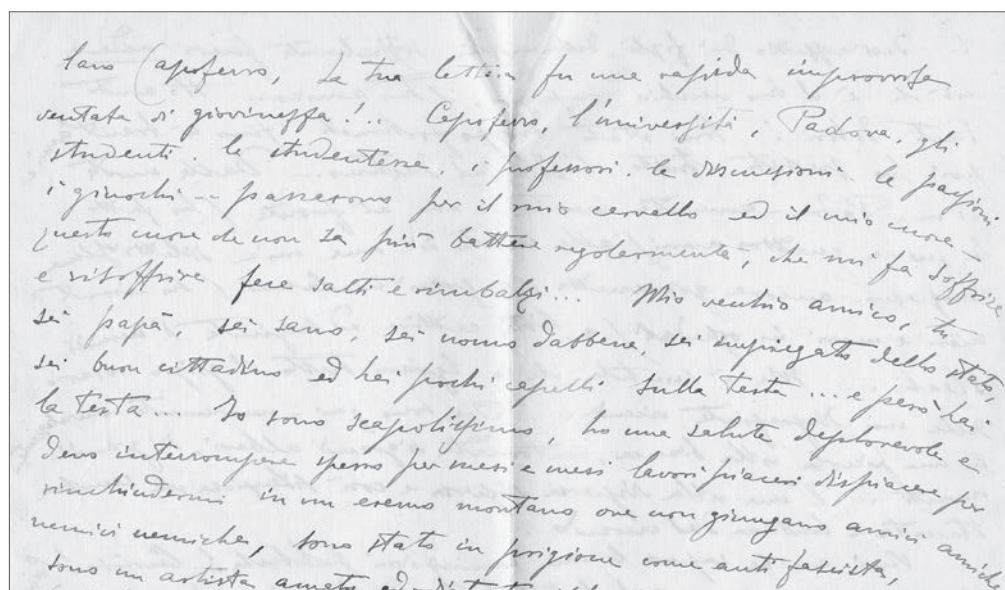




Fig. 3 - *L'Università di Padova nel primo Novecento.*
Coll. Cencetti, Bologna

diffusione di temi storico-politici e facente capo a Gobetti stesso, col quale Casorati aveva condiviso le ritorsioni fasciste ed il relativo fermo nelle carceri di Torino.

Torre Pellice luogo di riposo e di meditazione

L'esperienza del fermo – vissuta da Casorati indubbiamente in modo sofferto, con uno spirito ed un fisico già in precedenza messi a dura prova dalla guerra, dalla recente drammatica morte del padre e da avvenimenti dolorosi che lo avevano emotivamente coinvolto – aveva reso probabilmente indilazionabile quel periodo di meditazione a Torre Pellice. La località, alla confluenza dei torrenti Pellice e Angrogna, all'epoca era una nota meta di villeggiatura, polo di convergenza di una valle ricca di storia, che alle bellezze naturalistiche associava una particolare frequentazione come sede della Chiesa valdese, la cui identità locale e storico-geografica si era progressivamente configurata per un importante passato di dissidenza religiosa e civile.

La tranquilla vita di quei luoghi consentiva a Casorati di fare il punto della situazione, come era



Fig. 2 - *Pubblicità della Pension du Fort a Torre Pellice.*
Da Guides, 1911

Fig. 4 - Piero Gobetti
in un disegno di
Felice Casorati

³ Su Felice Casorati (Novara, 1883 - Torino, 1963), uno dei massimi esponenti della pittura italiana del Novecento, la bibliografia è sterminata. Testi e cataloghi per un primissimo approccio introduttivo alla figura dell'artista sono facilmente reperibili in ogni biblioteca tra la manualistica di Storia dell'Arte. Sull'opera e l'attività giovanile di Casorati sino ai primi anni torinesi, nel cui ambito cronologico rientra questo contributo, si veda il catalogo della mostra *Il giovane Casorati...* op. cit. alla nota 2. Per approfondire l'opera completa dell'artista

G. BERTOLINO, F. POLI, *Felice Casorati: Catalogo generale*, Torino, Allemandi, 2004; G. Bertolino, F. CASORATI, F. POLI, *Le sculture (1914 -1933): aggiornamento dipinti (1904 -1963)*, Torino, Allemandi, 2004.



sua abitudine nei momenti critici, prendendo fiato nei periodici isolamenti di rigenerazione, eclissandosi proprio a Torre Pellice in quell'eremo montano, di cui nulla di più si è tramandato per il desiderio dell'artista di salvaguardare la sua salute in quel particolare contesto.

Ho una salute deplorabile e devo interrompere spesso per mesi e mesi lavori, piaceri e dispiaceri per rinchiudermi in un eremo montano ove non giungano amici amiche nemici nemiche [...]. Ora sono qui, nuovamente convalescente in una piccola villa bianca, contornata di grandi alberi, di grandi monti [...]

E' una villa dispersa dispersa, e così silenziosa che sembra staccata e lontana dal mondo.⁴

La *Pension du Fort* (Fig. 5, Fig. 11), dopo gli inevitabili adattamenti e passaggi di proprietà, va attualmente identificata nel complesso di via del Forte n. 21, ancora oggi riconoscibile per alcune caratteristiche presenti nelle foto d'epoca⁵. Negli anni Trenta del secolo scorso, forse per un cambio di gestione, assunse il nome di *Pensione Dante*.

La scelta di Torre Pellice, definita da De Amicis la "Ginevra italiana" per la sua vocazione internazionale progressivamente maturata in un radicato intreccio tra geografia e storia⁶, sicuramente non fu casuale, bensì condizionata dalla necessità dell'artista di rifugiarsi in un ambiente come quello valdese per molti versi più libero e culturalmente protetto, particolarmente amato dagli intellettuali dell'epoca, anche nell'intento di evitare gli echi sgradevoli del suo arresto con i commenti che ne erano seguiti o che gli venivano richiesti. Oltretutto il soggiorno a Torre Pellice in quel periodo gli era obiettivamente comodo per la vicinanza a Pinerolo dove, verso la fine del 1922, con Piero Gobetti ed il tipografo Arnaldo Pittavino aveva fondato una Casa Editrice⁷. Quest'ultimo, pur continuando ad essere uno

⁴ *Lettera di...*, Cit.

⁵ Dalle ricerche svolte localmente a Torre Pellice dalla Dottoressa Bellesio e dalla Dottoressa Fabbrini, la struttura del fabbricato risale agli ultimi anni dell'Ottocento.

⁶ E. DE AMICIS, *Alle porte d'Italia*, Milano, F.lli Treves, 1888, pp. 153-197.

⁷ Nel 1923 la casa editrice divenne *Piero Gobetti editore*. Quando il fascismo la soppresse, alla fine del '25, l'attività editoriale proseguì con le *Edizioni del Baretto* fino al 1929.



Fig. 5 - Una antica veduta della Pension du Fort a Torre Pellice. Archivio fotografico valdese, Torre Pellice

dei tipografi di cui Gobetti si serviva per i suoi lavori, si era presto ritirato dall'impresa dopo aver subito un incendio doloso come iniziale atto di dissuasione dei fiancheggiatori del potere.

*Felice Casorati e Pietro Capoferro:
un'amicizia degli anni giovanili.*

L'amicizia tra Felice Casorati e Pietro Capoferro risale agli anni universitari. Inizia nel 1902, con la frequentazione da parte di entrambi dei corsi di Giurisprudenza dell'Università di Padova, Felice come residente nella stessa città con la famiglia, Pietro come studente esterno (Fig. 6).

⁸ Pietro Capoferro (San Eufemia d'Aspromonte, 1883 – Roma, 1949).

⁹ *Lettera di...*, Cit.

¹⁰ Cfr. *Annuario della R. Università degli studi di Padova*, 1906, p. 167. Pietro Capoferro si laurea il 6 luglio 1905 (cfr. *Annuario della R. Università degli studi di Padova*, 1906, p. 167; P. CAPOFERRO, *Dei motivi determinanti il reato*, Messina, ed. Trinchera, 1907).

¹¹ Cfr. *Annuario della R. Università degli studi di Padova*, 1906, p. 169.

¹² Felice Casorati consegue la laurea l'11 luglio 1906 (massimo dei voti e la lode) con la tesi *Studio sulla Corte d'Assise*.

Originario di Sant'Eufemia d'Aspromonte, Pietro Capoferro si era trasferito dall'Università di Messina (a cui era inizialmente iscritto) all'Università di Padova⁸. All'epoca l'Ateneo patavino godeva di ottima reputazione distinguendosi per avere tra gli obiettivi principali la libera espressione del pensiero, intesa anche come possibilità di discuterlo liberamente e civilmente in pubblico, senza restrizioni.

Sin dall'inizio del suo soggiorno universitario, Pietro Capoferro instaura col coetaneo Felice Casorati un sincero rapporto amicale. Quella padovana rimarrà nella memoria di entrambi come una stagione della vita mitizzata e felice di cui, in tono affettuoso e nostalgico, l'artista evocherà i protagonisti e le ragioni nella lettera diretta all'amico Pietro da Torre Pellice:

[...] Capoferro, l'Università, Padova, gli studenti, le studentesse, i professori, le discussioni, le passioni, i giochi [...] ⁹.

Negli *Annuari* dell'Università di Padova esiste documentazione di Pietro Capoferro e di Felice Casorati dal 1902 sino alla loro laurea, conseguita



da entrambi nei tempi canonici, rispettivamente nel 1905¹⁰ e nel 1906¹¹. Nel papiro donato a Felice Casorati¹² per la discussione della tesi sono presenti le iniziali degli amici che ne avevano elaborato il testo, tra cui probabilmente quelle dello stesso Pietro Capoferro a giudicare dalla sigla C. P.. Con ironia l'artista vi è goliardicamente tratteggiato come figura versatile dedicata a svariate attività (Fig. 7):

Imbrattatele e direttor d'orchestra / Di leggiadre sartine, inseguitore, / Macchista di teatri e di concerti, / ciclista e ballerin arciprovetto, / Di fogli sconosciuti giornalista, / al cui cospetto Buonarroti¹³ è nullo, / FELICE CASORATI egli è quel desso / Che praticando assisie e bassifondi / D'ogni obliquo diritto oggi è DOTTORE / I ladri e gli assassini d'ogni conio / le allettatrici silfidi sue amiche / Molto sperando da si gran PAGLIETTA, / Gli fanno intorno trionfal corona¹⁴.

Fig. 6 - Felice Casorati (a sinistra) e Pietro Capoferro studenti universitari a Padova. Coll. privata, Bologna

¹³ Il riferimento è alla rivista *Il Buonarroti*: scritti sopra le arti e le lettere raccolti per cura di Benvenuto Gasparoni (1866-1894), continuazione di *Arti e lettere* (1863-65).

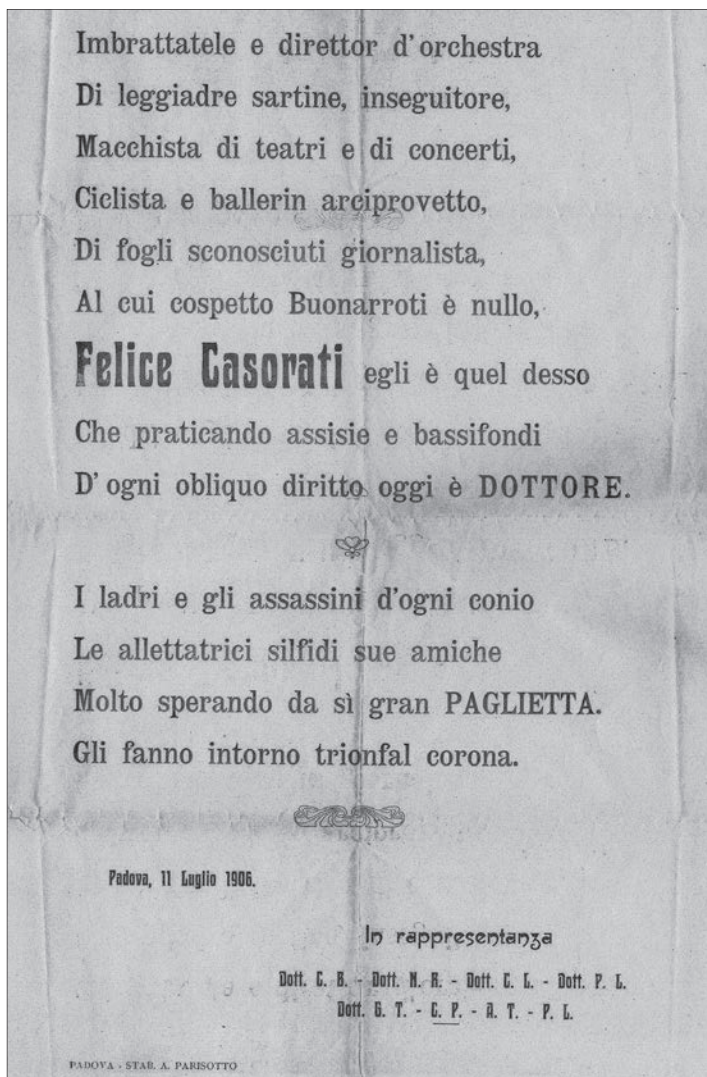
¹⁴ Papiro di Laurea di Felice Casorati, 1906, (Archivio Casorati, Torino).

Fig. 7 - *Papiro di laurea*
di Felice Casorati.

Anno 1906.

Archivio Casorati,

Torino



¹⁵ Ereditata da Paolo Capoferro, figlio di Pietro, l'opera fu ceduta nel 1986. Autenticata in anni recenti (1/10/2011) da Francesco Casorati, è archiviata col n. 1420 (Arch. Casorati, Torino). Non è ancora inclusa nell'ultimo aggiornamento dipinti (BERTOLINO, CASORATI, POLI 2004).

¹⁶ Cfr. F. POLI IN V. BARADEL (a cura di) *Boccioni prefuturista. Gli anni di Padova*, Catalogo della Mostra (Padova 2007), Milano, Skira, 2007, pp. 212 - 219.

¹⁷ Oggetto recentemente di giudizio d'autenticità ed inserito nel catalogo delle opere dell'artista nell' Arch. Casorati, Torino.

Nel 1905 la loro amicizia fu anche sigillata col dono d'un quadro con dedica vergata in basso, direttamente sulla tela «A Pietro Capoferro dall'amico Felice Casorati». L'opera¹⁵ fu denominata dallo stesso Casorati *Carezza di sole*, con i caratteri in rosso, dipinti quasi in forma di decoro sulla spessa cornice rustica che includeva la tela (Fig. 8). Probabilmente il dipinto fu realizzato con Pietro presente, coinvolto da Casorati stesso che ne aveva attivato la latente passione per

l'arte: una passione peraltro condivisa anche da altri compagni a loro vicini nella stagione padovana, alcuni dei quali negli anni ne fecero una ragione di vita come, ad esempio, Umberto Boccioni¹⁶, all'epoca presente periodicamente a Padova, con cui Casorati condivise l'esperienza della partecipazione ad una mostra locale.

Negli anni universitari o immediatamente dopo, nelle sue visite a Roma per lavoro, Casorati eseguì anche un ritratto a pastello e carboncino dell'amico¹⁷, forse realizzato nello stesso periodo del suo noto autoritratto anch'esso con tecnica analoga (Fig. 9).

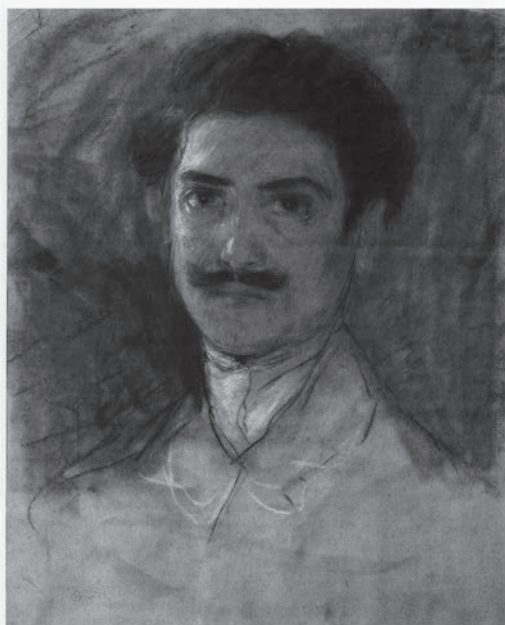
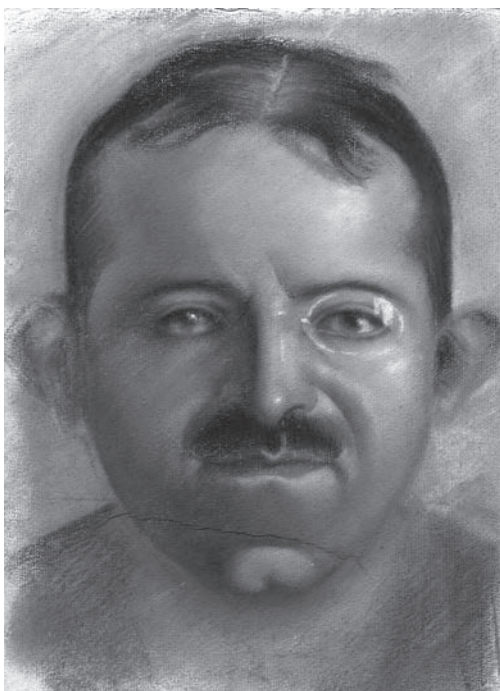
Fig. 8 - Felice Casorati,
Carezza di Sole,
Padova 1905 (Foto
Archivio Casorati).



Fig. 9 - In alto: *Ritratto a pastello di Pietro Capoferro attribuito a Felice Casorati*
Foto Archivio Casorati, Torino.

In basso: *Felice Casorati, Autoritratto giovanile a pastello e carboncino.*

Da POLI, 2007.



Conclusa l'Università ed approdati ad una vita lavorativa e familiare, Pietro Capoferro e Felice Casorati manterranno sempre vivo il ricordo della felice stagione padovana e degli amici di un tempo, a volte rivisti approfittando delle circostanze favorevoli.

I contenuti della lettera

La lettera di Felice Casorati a Pietro Capoferro, particolarmente dettagliata sui pubblici riconoscimenti dell'attività professionale, risulta del massimo interesse soprattutto per quanto l'artista scrive in relazione al suo faticoso rapportarsi col potere, e per alcune notazioni di carattere personale.

Casorati e la sua attività professionale al 1923

Prima del fermo fascista, Casorati stava vivendo artisticamente un buon periodo. Quanto stava concretizzando, con risvolti obiettivamente gratificanti, costituiva una buona ragione a sostegno delle sue scelte di vita benché in parte condizionate dagli eventi familiari e dalle circostanze. Nonostante un naturale latente pessimismo ed una vena di autocritica personale, Casorati, definendosi con una certa civetteria un «giovane artista che sorprende»¹⁸, non può esimersi dal riconoscere di avere avuto delle soddisfazioni dal suo lavoro elencando all'amico Pietro i diversi Musei e Gallerie in possesso delle sue opere:

[...] Ho avuto soddisfazioni (tutte le gallerie hanno miei quadri – dalla Nazionale di Roma all'Internaz. di Venezia, dal museo di Bruxelles a quello di Boston, a Santiago, a Buenos Aires [...]. In questi giorni il Museo Civico di Torino ha acquistato il ritratto di mia sorella esposto alla Quadriennale) e avrei potuto, non notando con il mio carattere scontroso e ribelle per partito preso, critici, colleghi e governanti [...] essere un pezzo grosso dell'arte [...]; ho preferito rimanere

“ Conclusa
l'Università
ed approdati
ad una vita
lavorativa
e familiare,
Pietro
Capoferro e
Felice Casorati
manterranno
sempre vivo il
ricordo della
felice stagione
padovana e
degli amici di
un tempo
(...). ”

¹⁸ Lettera di..., Cit.

un giovane artista che sorprende ancora nelle rarissime apparizioni alle mostre d'arte [...]. Sta uscendo in questi giorni un volume ricco di riproduzioni sulla mia arte edito da Pietro Gobetti a Torino [...]¹⁹.

L'avvio della nuova stagione politica fascista si presentava tuttavia con esiti spesso non previsti da tenere in conto e con cui bisognava confrontarsi, quali l'atteggiamento ostile del regime tendente fin dall'inizio a soffocare ogni manifestazione di dissenso intellettuale, come poteva essere quella dell'ambito di Gobetti e delle sue frequentazioni.

¹⁹ *Ibidem*.

²⁰ *Ivi*.

²¹ Nel luglio del 1930 Felice Casorati sposa la pittrice Daphne Maughan. Vissuta tra Londra e Parigi, città dove frequenta l'*Académie Ranson*, nel 1925 Daphne è a Torino, danzatrice nel Teatro privato dei coniugi Gualino, nella cui cerchia di amici conosce Casorati.

²² La casa di via Mazzini 52, con storia ormai quasi centenaria, è sempre stata una casa aperta ed ospitale, un ritrovo di artisti e di uomini di cultura.

Ancora oggi vive intensamente ospitando l'archivio Casorati, reso disponibile agli studi nel rispetto delle memorie d'una stagione felicissima di uomini ed artisti.

Ciò nonostante l'anno 1923 si distingue nella biografia di Casorati come denso di eventi significativi, molti dei quali con risvolti obiettivamente gratificanti sia dal punto di vista artistico che organizzativo della sua professione. È anche l'anno in cui il pittore porta a termine lo *Studio*, opera dichiaratamente amatissima, purtroppo persa con altre, nel 1931, nel rogo del Glaspalast di Monaco di Baviera. E sempre nel 1923, agendo con la consueta diplomazia ed il garbo che gli erano propri nonostante «il carattere ribelle»²⁰, Casorati otterrà dalla *Promotrice Torinese* una sala per Esposizioni, decollando anche con la sua Scuola di pittura che, per un certo periodo avrà come punto di ritrovo e spazio ideale gli stessi ambienti della sua abitazione, in via Mazzini 52 – dove Casorati ha vissuto inizialmente con madre e sorelle, poi con la moglie Daphne Maughan²¹ ed il figlio Francesco – che nel corso del tempo è sempre stata per la cultura torinese un indiscusso riferimento ed una fucina d'idee²².

E ancora, nello stesso periodo, con seguito negli anni immediatamente successivi, l'artista consoliderà l'amicizia e la feconda collaborazione con Riccardo Gualino – una straordinaria figura d'imprenditore, mecenate e collezionista, conosciuto da Casorati nell'ambito della cerchia di Piero Gobetti – per il

quale già nel 1922 aveva realizzato alcuni ritratti dell'industriale e di sua moglie.

Le confidenze personali all'amico

Nonostante la gioia trasmessa dalle espressioni iniziali per il recuperato contatto epistolare, le parole successive dirette da Casorati a Pietro rivelano un animo profondamente turbato dalla successione di alcuni eventi dolorosi che avevano in parte condizionato alcune scelte di vita dell'artista.

Dopo aver ragguagliato l'amico Capoferro facendo il punto sui principali eventi che avevano caratterizzato sino a quel momento la sua attività artistica, Casorati lo mette succintamente al corrente dei più intimi travagli privati degli ultimi anni.

Al sofferto allontanamento dalla famiglia per il servizio alla patria nel periodo bellico era seguita l'improvvisa drammatica perdita del padre Francesco nel 1917, avvenuta mentre era al fronte: un evento tragico e mai chiarito di cui eviterà sempre ogni dettaglio anche in ambito privato e familiare. Per Felice Casorati era stato giocoforza assumere il ruolo di capofamiglia impegnandosi nel definire ed organizzare una nuova residenza familiare stabile, poiché fino a quel momento la scelta delle città in cui vivere era stata sempre condizionata dai trasferimenti in relazione al lavoro del padre (Padova, Napoli, Verona...).

La nuova residenza, sempre con la madre e le sorelle, inizialmente fu fissata in via provvisoria a Vercelli, ed in seguito a Torino, privilegiando una scelta conciliabile con l'organizzazione della sua attività artistica.

Nel 1918, Felice Casorati attua il trasferimento familiare in forma stabile a Torino, città dove inizialmente la madre avrebbe potuto contare sulla presenza di alcuni riferimenti familiari.

“ (...) le
parole dirette
da Casorati a
Pietro rivelano
un animo
profondamente
turbato dalla
successione di
alcuni eventi
dolorosi che
avevano
in parte
condizionato
alcune scelte di
vita dell'artista.
(...). ”

“ Col
giovannissimo
Piero Gobetti,
erede della
tradizione
liberale
ed attivo
antifascista,
presto
instaurerà
un rapporto
di stima e
d'amicizia.
(...). ”

Per l'artista è l'avvio d'un periodo fecondo per il lavoro e i rapporti sociali. Col giovanissimo Piero Gobetti, erede della tradizione liberale ed attivo antifascista, presto instaurerà un rapporto di stima e d'amicizia, entrambi perseguendo una medesima comunione d'intenti. Ne sarà prova l'adesione di Casorati al gruppo della «Rivoluzione Liberale» e la partecipazione nel 1922 alla costituzione d'una piccola casa editrice insieme all'amico Gobetti²³.

Casorati e il fermo fascista

Interrogato esplicitamente dall'amico Pietro sulle sue idee politiche, Casorati si sofferma sugli avvenimenti concitati della politica coeva mostrandosi profondamente turbato dalle frastornanti manifestazioni pubbliche utilizzate dalla politica mussoliniana per imporsi, così lontane dalla sua sensibilità e da ogni concetto di educazione, di cui era difficile valutare la portata e le conseguenze.

[...] Quando trionfò il fascismo io mi sentii antifascista senza sapere bene perché... Forse perché odio la violenza materiale, perché odio tutto ciò che sa di gioia di entusiasmo esteriore, di carnevale [...], perché sono un uomo silenzioso e nevristenico urtato da tuttogradare, quel sventolamento di bandiere, di randelli, di immagini lucide e brillanti [...]²⁴.

²³ Si veda R. MAGGIO
SERRA (a cura di),
*Piero Gobetti e Felice
Casorati, 1918-1926*,
Catalogo della mostra,
Torino, 2001, Milano,
Electa, p. 44. Di
particolare interesse è
il contributo di Maria
Mimita Lamberti,
*Un'amicizia tenace,
completa, perfetta*,
pp. 14 e ss.

²⁴ Lettera di..., Cit.

Della turbolenta avanzata del fascismo in Piemonte ben presto furono prova le latenti ostilità nei suoi confronti e gli accadimenti in cui imprevedibilmente fu coinvolto e da cui fu travolto, scatenati da quel rapporto amicale che lo legava al giovane Gobetti. Un rapporto vissuto alla luce del sole, forse sottovalutando l'eventualità di azioni di ritorsione, o un intervento della polizia fascista come quello poi subito con esiti emotivamente dolorosi anche per la madre e le sorelle, della cui persa serenità si

sentiva responsabile. L'amicizia si era ulteriormente consolidata collaborando all'edizione d'un volume di Gobetti su Felice Casorati finalizzato ad inquadrarne correttamente l'opera nel panorama artistico coevo.

In quel convulso inizio del 1923, infatti, oltre agli studi ed ai lavori che lo impegnavano in prima linea, Gobetti stava portando a termine quella monografia «ricca di riproduzioni», menzionata da Casorati nella lettera, che nonostante le vicende turbolente di quei giorni vedrà la luce appena poco tempo dopo²⁵.

I giorni della detenzione e degli interrogatori della polizia fascista, attuati in contemporanea al fermo di Gobetti, erano stati vissuti da Casorati nel doloroso affanno per i familiari, con l'ansia di dover interrompere un'attività, oggetto ormai del conclamato interesse di collezionisti e istituzioni museali, proprio nel momento dei meriti riconosciuti ottenuti in Italia e all'estero.

La poca simpatia per il fascismo in tutte le sue espressioni, spesso degeneranti nelle manifestazioni chiassose, becere e provocatorie che tanto infastidivano Casorati, era peraltro pienamente condivisa dall'amico Pietro Capoferro, che negli anni avrebbe sempre rifiutato qualsiasi forma di sottomissione al regime considerando la libertà di pensiero e di azione come un valore inalienabile da salvaguardare da quanto e da chi, in qualsiasi modo, ne avesse limitato le manifestazioni.

Casorati sapeva di potersi esprimere con Pietro senza problemi conoscendone la larghezza di vedute e gli analoghi sentimenti libertari che appena adolescente lo avevano portato lontano dai condizionamenti della terra d'origine e che più avanti negli anni gli costeranno il confino nell'isola di Pantelleria per insubordinazione ai dettami fascisti.

Dopo l'episodio del breve arresto – probabilmente da intendersi nelle intenzioni della polizia fascista come un iniziale deterrente per scoraggiare ogni dissenso

“ La poca
simpatia per
il fascismo in
tutte le sue
espressioni,
spesso
degeneranti
nelle
manifestazioni
chiassose,
becere e
provocatorie
che tanto
infastidivano
Casorati, era
pienamente
condivisa
dall'amico
Pietro
Capoferro
(...). ”

²⁵ Si veda GOBETTI P.,
s.d.

dalle norme comportamentali imposte dal potere – pur vivendo con profondo disagio le manifestazioni quotidiane del fascismo, Felice Casorati eviterà sempre con cura di entrare in contrasto col regime, conscio del fatto che un rapporto conflittuale avrebbe posto sicuramente fine alla sua attività ed alla sua carriera.

Morte della «dilettissima compagna»

Mai menzionata in altre occasioni e sconosciuta nell'ambito familiare che non ricorda alcun riferimento in proposito, è anche la dolorosa morte della non meglio identificata «dilettissima compagna ancora giovanetta»²⁶, il cui rapporto con Casorati è ignoto poiché al momento non si conoscono documenti o testimonianze che possano documentarlo. Quando ne parla a Pietro, probabilmente Casorati allude a qualcosa di più di un semplice affetto amicale, quasi sottintendendo un legame più intimo forse interrotto negli esiti dalla prematura tragica scomparsa della fanciulla.

²⁶ Lettera di..., Cit.

²⁷ *Ibidem*.

²⁸ Dalle informazioni avute da Paola Zanetti Casorati, che ha contattato personalmente Nina Gandini (figlia del compositore Marco e nipote di Mariuccia Gandini), Mariuccia sarebbe morta nel mese di gennaio del 1924. Da un taccuino di Pina Casorati, sorella di Felice, più precisamente la morte di Mariuccia risulta in data 22 gennaio 1924.

Un'ipotesi inizialmente avanzata, volta ad identificare la «compagna ancora giovanetta» con «Mariuccia»²⁷, l'amica malata sorella del musicista Marco Gandini, non ha trovato conferma nella ricostruzione dei tempi²⁸.

A distanza di tempo, alla luce degli accadimenti successivi alla lettera a Pietro, si può tuttavia affermare che nonostante i malesseri spirituali, i problemi di salute e gli eventi negativi, l'attività complessiva di Felice Casorati non subì alcuna interruzione né fu rallentata dai fatti del 1923.

Dopo i ritratti eseguiti nel 1922 per i coniugi Gualino si avvia infatti per l'artista una straordinaria fase di collaborazioni e di sperimentazione che lo vedrà protagonista mettendosi in gioco ed impegnandosi sui nuovi fronti dell'Architettura d'interni e delle Arti

Decorative, del Design di mobili e della Scenografia teatrale. Ne è prova il Teatro di casa Gualino realizzato da Casorati ed inaugurato nel 1925, un complesso impegnativo e di grande interesse, che ne consacra l'operato anche se volto all'esplorazione di ambiti artistici per lui del tutto nuovi ed impegnativi quali la scultura o la progettazione architettonica.

Felice Casorati e i ritorni a Torre Pellice

Dopo il matrimonio con Daphne Maughan (Londra 1897 - Torino 1882) nel 1930, Felice Casorati identificherà il luogo della tregua nella serena quiete della «casetta bianca» di Pavarolo, suo dono alla moglie dopo le nozze²⁹.

Dagli anni Quaranta in poi, i rapporti di Felice Casorati con la comunità di Torre Pellice proseguiranno rinsaldandosi e mantenendosi sempre ottimi. Spesso l'artista contribuirà alla promozione della storica cittadina piemontese partecipando a manifestazioni di prevalente rilevanza artistica. La particolare frequentazione del luogo da parte di artisti e intellettuali favorirà infatti l'organizzazione di mostre di notevole spessore artistico e culturale a cui parteciperanno lo stesso Casorati, la moglie Daphne e il figlio Francesco, contribuendo con la loro presenza alla promozione degli eventi a volte seguita dal dono di alcune opere, una consuetudine praticata anche da altri espositori, che consentirà di dar vita alla collezione civica, in seguito diventata Galleria d'arte contemporanea Filippo Scropo. I rapporti con la Chiesa valdese saranno infatti spesso mediati dal noto pittore Filippo Scropo (Riesi, 1910 - Torre Pellice, 1993), primo figlio di una numerosa famiglia valdese d'origine siciliana. Trasferitosi a Torre Pellice con la famiglia, Filippo Scropo divenne presto una figura di spicco. Felice Casorati, che ne apprezzava le doti artistiche ed umane tanto da nominarlo suo assistente all'Accademia

“ Dagli
anni Quaranta
in poi, i
rapporti
di Felice
Casorati con
la comunità di
Torre Pellice
proseguiranno
rinsaldandosi,
mantenendosi
sempre ottimi.
(...). I rapporti
con la Chiesa
valdese
saranno
spesso mediati
dal noto
pittore Filippo
Scropo
(...) ”

²⁹ La casa è oggi aperta al pubblico grazie alla trentennale concessione gratuita degli spazi all'Amministrazione comunale di Pavarolo.

“ Dalla fine degli anni Quaranta Felice Casorati interverrà più volte nella storia artistica di Torre Pellice. (...). ”

Albertina, lo ebbe sempre in alta considerazione condividendo con entusiasmo il suo contributo alla definizione dell'identità sociale e geografica di Torre Pellice condotta attraverso la forma artistica. Nel tempo il rapporto amicale si estese anche alle famiglie, tanto che alla figlia di Filippo, Erica Scropo, fu posto come secondo nome Daphne, come Daphne Maugham moglie di Casorati³⁰.

Da una mia recente ricognizione a Torre Pellice presso la Civica Galleria d'arte contemporanea Filippo Scropo risultano le seguenti opere:

Felice Casorati:

- 1950, *Antilettera*, incisione (cm 35 x 50);

Daphne Maugham Casorati:

- 1961, *Paese alpino*, olio su tela (cm 55 x 45);

Francesco Casorati:

- Anno?, *Opera* (senza data e titolo), litografia (cm 50 x 35);

- 1960, *Monti*, olio su tela (cm 50 x 70);

- 1974, *Il pescatore*, acrilico su tela (cm 100 x 70);

Dalla fine degli anni Quaranta Felice Casorati interverrà più volte nella storia artistica di Torre Pellice, caldeggiando e favorendo l'organizzazione di particolari eventi artistici, sempre fiancheggiando Filippo Scropo, suo collaboratore e segretario della sezione torinese dell'*Art Club*, con lui stesso fondata nel 1948. Nell'estate del 1949, nel Collegio valdese di Torre Pellice, Felice Casorati terrà anche la prolusione nell'ambito dell'inaugurazione di una mostra d'Arte Contemporanea allestita nell'Aula sinodale. Non meno importante sarà anni dopo, nel 1959, l'*Autunno pittorico* di Torre Pellice, che vedrà la partecipazione di Casorati in collaborazione con Filippo Scropo a cui, pur a distanza di anni, rimarrà sempre legato da un saldo rapporto amicale in tanta parte ancora vissuto tra Torino e la familiare antica quiete di Torre Pellice.

³⁰ Su Filippo Scropo P. MANTOVANI, M.T. ROBERTO, I. MULATERO, *Filippo Scropo, un artista tra pittura e critica*, Torino, Hopefulmonster, Acc. Albertina, 2005; E. SCROPPO, *Filippo Scropo (1910-1993): il pastore dell'arte*, Torino, Claudiana, 2016.



Fig. 10 - *Felice Casorati
con la moglie
Daphne Maugham*



Fig. 11 - *Torre Pellice,
L'edificio di via del
Forte 21 (anticamente
Pension du Fort) in una
foto recente (Foto G.
Ballesio, Torre Pellice).*

Lettera di Felice Casorati
all'Avvocato Pietro Capoferro,
via Virgilio n. 18, Roma
Spedita il 30 aprile 1923
(data del timbro postale)

Caro Capoferro, la tua lettera fu una rapida improvvisa ventata di giovinezza!..... Capoferro, l'Università, Padova, gli studenti, le studentesse, i professori, le discussioni, le passioni, i giochi..... passarono per il mio cervello ed il mio cuore. Questo cuore che non sa più battere regolarmente, che mi fa soffrire e risoffrire, fare salti e rimbalzi..... Mio vecchio amico, tu sei papà, sei sano, sei uomo dabbene, sei impiegato dello stato, sei buon cittadino ed hai pochi capelli sulla testa.... E però hai la testa..... Io sono scapolissimo, ho una salute deplorabile e devo interrompere spesso per mesi e mesi lavori, piaceri e dispiaceri per rinchiudermi in un eremo montano ove non giungano amici amiche nemici nemiche, sono stato in prigione come antifascista, sono un artista amato ed odiato terribilmente discusso, guadagno abbastanza e spendo moltissimo, ho molti capelli sulla testa e poca testa sotto i capelli..... abbiamo battuto, come vedi, strade opposte....

Ho avuto soddisfazioni (tutte le gallerie hanno miei quadri – dalla Nazionale di Roma all'Internaz. di Venezia, dal museo di Bruxelles a quello di Boston, a Santiago, a Buenos Aires.... In questi giorni il Museo Civico di Torino ha acquistato il ritratto di mia sorella esposto alla Quadriennale) e avrei potuto, non notando con il mio carattere scontroso e ribelle per partito preso, critici, colleghi e governanti... essere un pezzo grosso dell'arte....; ho preferito rimanere un giovane artista che sorprende ancora nelle rarissime apparizioni alle mostre d'arte..... Sta uscendo in questi giorni un volume ricco di riproduzioni sulla mia arte edito da Pietro Gobetti a Torino.

Ma tu – che fai la tua bella vita calma tranquilla, riscaldata dall'affetto dei figli, dalla moglie, difficilmente

puoi credere ciò che è il tuo vecchio compagno, il tuo amico.... Ho avuto tanti dolori! Sono stato troppo fortunato fino ai trent'anni e poi ho subito tutto l'odio del destino. Dalla morte di mio Padre, avvenuta mentre io ero al fronte (ho fatto la guerra quattro anni) alla morte di una mia diletteissima compagna ancora giovanetta, a gravi malanni (ho vissuto mesi e mesi in ospedali) a lotte cattive ed ingiuste di nemici sleali.....Ma è inutile che io sgrani tutto il grigio rosario delle mie disgraziate vicende..... Ora sono qui, nuovamente convalescente in una piccola villa bianca, contornata di grandi alberi, di grandi monti..... E' una villa dispersa dispersa, e così silenziosa che sembra staccata e lontana dal mondo.

Vuoi anche sapere le mie convinzioni politiche! Curioso! Come posso avere convinzioni politiche! Quando trionfò il fascismo io mi sentii antifascista senza sapere bene perché.... Forse perché odio la violenza materiale, perché odio tutto ciò che sa di gioia di entusiasmo esteriore, di carnevale....., perché sono un uomo silenzioso e nevrastenico urtato da tutto quel gridare, quel sventolamento di bandiere, di randelli, di immagini lucide e brillanti.... Così io, che son l'uomo più ubbidiente che esista, che pago senza discutere tutte le tasse, che sono ligio a tutte le leggi con una noncuranza ammirevole, che vivo della mia arte, dei miei dolori, dei miei ricordi, sono stato arrestato....

Fui presto rilasciato, ma quest'arresto che per me fu infine null'altro che un diversivo comico, ha fatto piangere mia madre e le mie sorelle che vivono con me e per me.... Come non hai letto questa notizia divulgata da tutti i giornali?

Vedi dunque che ti ho parlato abbastanza di me..... ora non rinchiuderti in un nuovo silenzio. Scrivimi, parlami della tua famiglia e di tante tante cose. Ricordati che ora io sono qui solo, assolutamente solo.... Una tua lettera mi sarà carissima.

Affettuosamente tuo Felice Casorati.

Pension du Fort -Torre Pellice (Torino)

Come posso contribuire alla rivista con un articolo?

Scrivendo a **redazione.beidana@gmail.com** e allegando alla mail un documento (.doc o .odt) di una pagina, contenente il titolo e un breve riassunto del contributo proposto, insieme al profilo biografico dell'autore o dell'autrice. La redazione potrà così valutare l'interesse dell'argomento per la rivista e individuare la collocazione migliore per l'articolo proposto.

In particolare, se siete a conoscenza di tesi di laurea discusse su argomenti di *storia e cultura nelle valli valdesi*, mettetevi in contatto con la redazione perché queste vengano presentate nella rubrica dedicata!

redazione.beidana@gmail.com

Scriveteci!!!

Avete rinnovato l'abbonamento a «la beidana»



ABBONAMENTI 2018

Italia, persona fisica	15 euro
Biblioteche	
15 euro	
Esteri ed enti	18 euro
Sostenitore	30 euro
Ente sostenitore	52 euro
Una copia	6 euro
Arretrati	7 euro

I versamenti - solo per abbonarsi alla rivista «la beidana» - vanno effettuati sul conto corrente postale n. 34308106 intestato a
Fondazione Centro Culturale Valdese.

Per i soci e le socie della Società di Studi Valdesi ricordiamo che l'invio della rivista è compreso nella quota associativa.

redazione.beidana@gmail.com

Scriveteci!

“PRALIBRO”

Quindici anni di letture ad alta quota

di Sara Platone

Salire su una montagna evoca grandi immagini e sensazioni profonde: dal monte Olimpo alla montagna di Mosè, tutte le grandi alture hanno sempre custodito tesori di saggezza per l'umanità. Per parlarvi della rassegna culturale di “Pralibro” parto dalla montagna, ovvero dal territorio. Percorrendo la strada che conduce a Prali, attraverso i suoi numerosi tornanti esposti sulle miniere di talco, dopo un'ultima curva, ecco che vi si spalanca davanti lo spettacolo grandioso della natura. È il vallone di Prali, una conca luminosa e ampia protetta dalle cime delle alpi Cozie: il nome deriva dall'occitano *li prâl*, i prati. Tuttavia, entrando in Ghigo di Prali, questo impatto di grande respiro stride immediatamente con la cementificazione degli anni del miracolo economico che non ha risparmiato questo territorio. Superando la piazza centrale di Ghigo e imboccando la strada che sale a sinistra del tempio valdese, si arriva a un singolare complesso architettonico, che s'inserisce in modo gradevole sui pendii della montagna: il villaggio di Agape. Venne edificato negli anni 1947/1951, con le pietre e il legname del posto, su progetto dall'architetto Leonardo Ricci e sotto l'impulso della predicazione del pastore valdese Tullio Vinay. Ancora oggi Agape (termine greco neotestamentario che indica l'amore di Dio per noi) è un vivace centro ecumenico internazionale, dove si può dialogare e riflettere su varie tematiche legate all'attualità politica e sociale, alle questioni di genere, alla spiritualità, al dibattito teologico, alla formazione a vari livelli.

Agape testimonia un percorso culturale e spirituale della zona, dove la vicenda valdese ha conosciuto pagine importanti. Come quella alla fine del XVII



“ Già nel XVIII secolo ogni frazione della vallata (...) aveva un suo indice di scolarità. Nei lunghi inverni, le stalle erano luoghi di formazione culturale (...). Più tardi sotto l'impulso del generale anglicano Charles John Beckwith, (...) le scuiolette di quartiere vennero “reinventate” (...). ”

secolo con il ritorno dei valdesi dall'esilio ginevrino, che riconquistarono proprio a Prali il loro tempio cattolicizzato. Valdesi e territorio hanno qui registrato momenti altamente significativi che sono ben documentati in quel piccolo, ma coinvolgente museo allestito nell'antico luogo di culto.

Già nel XVIII secolo ogni frazione della vallata - oltre a Ghigo, Ribba, Giordano, Pomieri, Orgere, Malzat, Nido dell'Orso, Indiritti, Villa, La Maiera, Guardiola, Crosetto, Pomaifrè e Cugno¹ - aveva un suo indice di scolarità. Nei lunghi inverni, le stalle erano luoghi di formazione culturale in un quadro di partecipazione alla vita ecclesiastica che forniva una buona conoscenza delle narrazioni bibliche. Più tardi sotto l'impulso del generale anglicano Charles John Beckwith, nell'Ottocento le scuiolette di quartiere vennero “reinventate” e, all'imbocco della val Germanasca, sorse la scuola latina di Pomaretto, dove studiarono intere generazioni.

Questa premessa rapidamente schizzata è d'obbligo per capire dove la buona riuscita della rassegna letteraria affondi le proprie radici. L'*humus* culturale sul quale è cresciuta “Pralibro” ha una lunga e singolare storia.

Ma in concreto, come e quando nasce l'idea di portare i libri e i loro autori o autrici a Prali?

Nel 2000, la val Germanasca era stata colpita da una drammatica alluvione che aveva investito l'intero territorio di Prali. Un tale nefasto evento aveva influenzato negativamente, per diverso tempo, gli umori dei pralini che avevano subito ingenti danni. Chi amava la valle sentiva l'urgenza di fare qualcosa per dare speranza alla popolazione profondamente abbattuta. Prali da sempre era stata luogo di villeggiatura invernale e estiva ma, con l'alluvione, la popolazione si stava impoverendo non solo economicamente, ma anche spiritualmente.

¹ Cfr. F. GIAMPICCOLI, *J. Charles Beckwith: il generale dei valdesi (1789-1862)*, Torino, Claudiana, 2012, p. 41.



Fu così che il pastore della locale chiesa valdese, Winfrid Pfannkuche, insieme al sindaco di Prali, Franco Grill, decisero di promuovere nuovi momenti di aggregazione. Vennero coinvolte le librerie Claudiana di Torino e Torre di Abele (del Gruppo Abele) per proporre momenti di riflessione, di sensibilizzazione, di confronto, di progettualità tra i residenti e i villeggianti.

L'estate del 2002 vide, così, nascere il progetto chiamato, da subito, "Pralibro", dove Prali e libro, fondendosi, esprimono con forza il senso dell'iniziativa.

Il Salone del tempio valdese venne trasformato dai due librai storici Daniele Rostan e Rocco Pinto in una grande e inedita libreria.

Non si trattava e non si tratta, ancora oggi, soltanto di esporre e vendere libri ma, soprattutto, di proporre momenti di approfondimento su temi sociali, politici, storici, teologici.

*Un momento
dell'inaugurazione dei
quindici anni di Pralibro.
Da sinistra: Pastore Vito
Gardiol, Rocco Pinto,*

“La comunità da subito ha sostenuto la manifestazione, tanto che è capitato più volte che gli ospiti venissero accolti nelle case dei pralini (...).”

Sono tanti gli autori che in questi anni si sono avvicendati: tanti nomi di importanza nazionale e internazionale che hanno portato un loro contributo di pensiero, ogni volta significativo. Ogni estate a “Pralibro” si alternano circa trenta scrittori e scrittrici note nel mondo del romanzo, intellettuali, teologi, storici, musicisti, poeti, artisti.

In questo senso, la rassegna nel corso degli anni si è consolidata e, ormai, è diventata un appuntamento culturale fondamentale per Prali. La comunità da subito ha sostenuto la manifestazione, tanto che è capitato più volte che gli ospiti venissero accolti nelle case dei pralini.

La libreria, aperta sia al mattino sia al pomeriggio, dalla metà di luglio alla fine di agosto, vede la circolazione di adulti e di bambini, di villeggianti e di residenti. I librai accompagnano i frequentatori nella scelta dei libri, proponendo percorsi di lettura e guidandoli nella conoscenza degli scrittori. In questi quindici anni sono stati venduti circa sessantamila volumi, che se fossero posti uno vicino all'altro - ecco una bella immagine! - percorrerebbero l'intera lunghezza della val Germanasca.

In una realtà montana, dove prevale la caratteristica del silenzio e dell'introspezione, predisporre uno spazio e un tempo per la lettura e il dibattito significa garantire atti di relazione e di confronto.

Ogni estate si cerca di costruire un programma che susciti interesse, partendo dagli impulsi di quel pubblico che, nel corso degli anni, è cresciuto con la manifestazione.

È un pubblico tradizionalmente attento e disponibile. Esso partecipa alle molteplici e differenziate iniziative che si progettano intorno al libro, incontri con autori, dibattiti, riflessioni, *reading*, concerti e mostre. Non mancano laboratori creativi per i bambini.

Ecologia, giustizia, spiritualità, educazione, attualità, sono alcuni dei temi più affrontati nel corso di questi quindici anni. Ma non sono mancate proposte dai contenuti più “esotici” come quello presieduto da monache induiste che, vestite con le loro classiche tonache arancioni, hanno attraversato la piazza di Prali sotto sguardi stupiti. O l'incontro con un coro bulgaro, quattro voci femminili che hanno allietato una serata con canti e tonalità particolari e inusuali per le orecchie dei montanari.

Ecco, “Pralibro”, in questo senso, vuole essere una finestra che si affaccia sul mondo per chi, dal mondo, viene a rifugiarsi nella tranquillità della val Germanasca.

Per un intero mese il tempio valdese si trasforma e diventa cornice di tale rassegna. Alla domenica, però, il tempio torna a essere luogo di culto e di preghiera. Questo luogo, nel quale si alternano realtà e spiritualità, sprigiona grande forza e ricchezza culturale nei confronti di coloro che lo abitano anche per breve tempo. Infatti, il saper coniugare ciò che è spirituale con ciò che è materiale, è indice del pensiero protestante che si muove in una prospettiva di laicità alla quale la libreria Claudiana tiene moltissimo. D'altronde, chi percorre le storie racchiuse nei libri della Bibbia, non può uscirne senza amare la storia dell'umanità, la narrativa, i temi della multiculturalità, della giustizia, della cura del creato.

Insomma, la libreria Claudiana vuole mantenere la caratteristica tipica del mondo protestante che non scinde l'aspetto spirituale dalla quotidianità. Bibbia e giornale. La libreria cerca di mettere insieme il meglio della produzione libraria italiana, dalla narrativa alla teologia. In questo senso, la rassegna “Pralibro” vuole rivolgersi a tutti: a coloro che vogliono approfondire i temi di carattere religioso e a coloro che sono interessati ad altri temi.

“ “Pralibro”
vuole essere
una finestra
che si affaccia
sul mondo per
chi viene a
rifugiarsi nella
tranquillità
della val
Germanasca
(...). ”

La significativa partecipazione, nel corso di questi quindici anni, alle varie iniziative proposte ci permette, oggi, di guardare al futuro che ci attende con fiducia.

“Pralibro” ha compiuto quindici anni ed è come un/a giovane che ha una freschezza e uno slancio verso un futuro entusiasmante.



L'Assemblea ordinaria della Società di studi valdesi

è convocata per sabato 21 aprile 2018,

alle ore 8:30 in prima convocazione
e alle **ore 16:30** in seconda convocazione
presso l'Archivio della Tavola Valdese,
in via Beckwith 3, Torre Pellice.

Ordine del giorno:

- elezione del presidente e del segretario dell'Assemblea
- approvazione del bilancio consuntivo 2017 della Società, con relazioni del cassiere e dei revisori dei conti
- varie ed eventuali

Il Seggio

GIOSUÈ GIANAVELLO UN ANNIVERSARIO “DAL BASSO”

di Luca Perrone

“ Giosuè Gianavello (...) è nato in val Pellice nel 1617: il 2017 ha segnato così il quarto centenario della sua nascita.”

Ginevra, 1° dicembre 2017

Giosuè Gianavello, contadino, valligiano riformato, il Capitano delle Valli, uno degli artefici della resistenza valdese durante la primavera di sangue del 1655, bandito nel 1663, esule a Ginevra ed estensore delle *Istruzioni militari* per la difesa delle Valli nel 1686 e per la loro riconquista al tempo della *Rentrée* del 1689, è nato in val Pellice nel 1617: il 2017 ha segnato così il quarto centenario della sua nascita.

E il 2017 si è concluso con la più significativa iniziativa pubblica messa in campo per ricordarlo. Singolare che questa iniziativa si sia tenuta a Ginevra e non in val Pellice: per iniziativa della Società di Studi Rorenghi e della Commissione Cultura del Comune di Ginevra, infatti, il 1° dicembre una targa di pietra di Luserna è stata posta in *rue de la Madelaine* sulla casa in cui Gianavello ha vissuto e lavorato nella sua osteria, nei suoi lunghissimi ventisei anni di esilio sul lago Lemano. Durante la cerimonia, organizzata da Tobia Schnebli, presidente della Commissione Cultura, alla quale erano presenti il sindaco di Ginevra e il Console Generale d'Italia, è stato letto un discorso del pastore Giorgio Tourn.

A Ginevra la vicenda storica di Gianavello, «*chef d'un groupe de bannis, dispose d'une auberge*

comme base pour favoriser la résistance», è stata inoltre ricordata in un articolo di Tobia Schnebli¹. Nel pomeriggio del 1° dicembre, dopo che la targa era stata scoperta e dopo un pranzo organizzato dal Comune, è stata promossa una visita ai luoghi gianavelliani di Ginevra: il Tempio della Madelaine, la casa Turrettini (ricco imprenditore di origine lucchese amico e sodale di Gianavello), l'Archivio di Stato di Ginevra (al cui interno si sono potuti ammirare esposti alcuni importanti documenti originali, come i due testamenti di Gianavello del 1677 e del 13 gennaio 1690, l'ordine impartito a Gianavello nel 1687 di lasciare la città di Ginevra a causa delle sue attività a favore del rientro dei valdesi nelle Valli, l'atto di morte del 5 marzo 1690), la visita del museo la *Maison Tavel*, al cui interno è conservata l'insegna della taverna di Gianavello, il *Flacon*.

Nelle Valli invece questo anniversario ha avuto decisamente un minor rilievo "ufficiale". Ha assunto, si potrebbe dire, una forma particolare: una costellazione di iniziative "dal basso". E non è affatto detto che questa non sia stata la forma più adatta alla particolare personalità di Giosuè Gianavello, nonché alla lunga vicenda del banditismo valdese. È impossibile non notare però che nelle Valli, come ha sottolineato anche nella sua rubrica *Abitare i secoli* su «Riforma» («L'Eco delle Valli Valdesi», aprile 2017) il pastore Claudio Pasquet, «in questa celebrazione della Riforma rischiamo di dimenticarci» proprio l'anniversario della nascita di Giosuè Gianavello. È chiaro che il cinquecentenario della Riforma ha di fatto oscurato il quarto centenario della nascita di Gianavello ed è comprensibile. La Riforma unifica le varie denominazioni protestanti in Italia e non solo. Gianavello, anche se protagonista di un secolo in cui le Valli furono centrali per la politica europea, appartiene solo alla tradizione storica valdese.

“ Nelle
Valli questo
anniversario
ha avuto
decisamente
un minor
rilievo
"ucciale". ”

¹ T. SCHNEBLI, *Le siège genevois d'un héros des vaudois du Piémont*, in «Passé Simple. Mensuel romand d'histoire et d'archéologie», n. 29, 2017. Si veda anche, in questo numero, l'articolo Id., *Gianavello a Ginevra. Nuovi accertamenti*, pp. 14- 26

² J. JALLA, *Josué Janavel. 1617-1917*. Opuscolo del XVII febbraio, Torre Pellice, Société d'Histoire Vaudoise, 1917.

³ J. JALLA, *Josué Janavel. 1617-1917*, in «Bulletin de la Société d'Histoire Vaudoise», n. 38, 1917, pp. 5-81.

⁴ A. e G. MEILLE,
*Gianavello: scene
 valdesi in quattro
 atti, con profilo,
 evocazione (versi)
 et le istruzioni del
 Capitano Gianavello*, in
 «Bilychnis», 1918.

⁵ Di F. JALLA si vedano:
*Règlement à observer
 dans le corps de garde*,
 in BSSV, n. 158, 1986,
 pp. 33-46; *Gli scritti
 di Giosuè Janavel dal
 1667 al 1686*, in BSSV,
 n. 161, 1987, pp. 27-
 53; *Gli ultimi scritti
 di Giosuè Janavel: le
 Istruzioni militari del
 1688 e 1689*, in BSSV,
 n. 164, 1989, pp. 21-
 61; *Il conte Federico
 von Dohna e Giosuè
 Gianavello*, in BSSV,
 n. 168, 1991, pp. 9-33;
*La Istruzione Militare
 in lingua italiana di
 Giosuè Gianavello*, in
 BSSV, n. 175, 1994, pp.
 115-119; *L'Istruzione
 militare in francese del
 1685 di G. Gianavello:
 Copia di Karlsruhe*, in
 BSSV, n. 182, 1998,
 pp. 81-83.

⁶ F. JALLA, *Giosuè
 Gianavello (1617-
 1690)*. Opuscolo del
 XVII febbraio, Torre
 Pellice, Società di Studi
 Valdesi, 1991.

⁷ B. PEYROT, *La roccia
 dove Dio chiama.
 Viaggio nella memoria
 valdese tra oralità e
 scrittura*, Bologna,
 Forni, 1990.

Cento anni fa, il 1917

Cento anni fa, invece, nel 1917, l'anniversario della nascita di Giosuè Gianavello era stato ricordato con la pubblicazione di una sua biografia divulgativa a cura di Jean Jalla come opuscolo del 17 febbraio², seguito a settembre dalla prima vera e propria biografia storiograficamente documentata dell'eroe valligiano, sempre a firma del medesimo³.

Per la stessa occasione, l'anno successivo, apparve un articolo su Gianavello sulla rivista «Bilychnis»⁴, con le due note xilografie di Paolo Paschetto, che tanto hanno contribuito a fissare nella memoria l'immagine di Giosuè, del quale non esiste alcun ritratto coevo (mentre ci è giunto un ritratto di Henri Arnaud, pastore condottiero del Glorioso Rimpatrio del 1689).

Verso il 2017

Negli ultimi decenni, si nota un'attenzione particolare alla figura di Gianavello, specie in occasione del terzo anniversario della sua morte nel 1990, che coincise, di fatto, con le importanti celebrazioni della *Rentrée* (Glorioso Rimpatrio). Questo picco di interesse fu documentato dall'importante lavoro di Ferruccio Jalla, dalla pubblicazione delle *Istruzioni militari* di Gianavello, filologicamente analizzate sul «Bollettino della Società di Studi Valdesi»⁵ e, infine, dall'opuscolo del 17 Febbraio 1991 dedicato, appunto, a *Giosuè Gianavello (1617-1690)*, sempre curato da Ferruccio Jalla⁶. Un riferimento al Capitano si trova ancora nel capitolo a lui dedicato del libro *La roccia dove Dio chiama. Viaggio nella memoria valdese tra oralità e scrittura* di Bruna Peyrot⁷.

Dopo il decennio degli anni novanta, l'attenzione verso questo protagonista indiscusso della resistenza

delle valli valdesi è andata diminuendo, senza però mai scemare completamente, anzi. In particolare, dall'inizio del nuovo millennio, l'attenzione alla sua figura ha assunto diverse forme.

Un passaggio importante è stato certo l'apparire della sua agevole, ma importante e innovativa biografia scritta da Bruna Peyrot⁸.

Gianavello compare poi come protagonista, o come personaggio importante, in diversi romanzi in questi ultimi anni: basti pensare al romanzo di James Byron Huggins pubblicato nel 2001 negli Stati Uniti⁹, oppure ne *Il pane e il sangue*, romanzo storico di Ezio Fattiboni¹⁰, o nel più recente romanzo storico di Giovanni Peyrot¹¹.

Del 2007 è inoltre lo spettacolo *Giosuè Gianavello il capitano delle valli* per la regia di Guido Castiglia, con gli arrangiamenti musicali di Matteo Ceramelli, coadiuvati nell'interpretazione da Renata Coluccini, spettacolo prodotto da *Non solo teatro* in collaborazione con il Centro Culturale Valdese.

Il Gruppo Teatro Angrogna, dopo lo spettacolo *A la brua!* del 1990, con *Li Valdés* del 2009 mette in scena alcuni episodi legati direttamente alla storia di Gianavello, la resistenza del 1655 e la stesura delle *Istruzioni* da parte di un Gianavello ormai vecchio.

Il laboratorio del Gruppo teatrale del Collegio valdese di Torre Pellice, seguito da Marco Frascia con la collaborazione di Guido Castiglia nel 2009 ha realizzato lo spettacolo *La Rentrée* sul Glorioso Rimpatrio dei valdesi (da Prangins a Sibaud) a trecentovent'anni dall'avvenimento (1689-2009), mettendo al centro della narrazione proprio la figura di Gianavello.

Tuttavia, è a partire dal 2015 che appaiono gli importanti contributi dello storico Martino Laurenti¹² e un'importante pubblicazione del Centro Culturale

⁸ B. PEYROT, *Giosuè Gianavello*, Torino, Claudiana, 2001.

⁹ J.B. HUGGINS, *Rora*, Stati Uniti, Lion's Head Publishing, 2001.

¹⁰ E. FATTIBONI, *Il pane e il sangue*, Boves, Araba Fenice, 2011.

¹¹ G. PEYROT, *David le Capitaine (1662-1737) Storia di un "invincibile"*, Luserna San Giovanni, Tipografia Grillo, 2016.

¹² M. LAURENTI, *I confini della comunità. Conflitto europeo e guerra religiosa nelle comunità valdesi del Seicento*, Torino, Claudiana, 2015; M. LAURENTI, *Giosuè Gianavello e la "Guerra dei banditi" nel Piemonte del Seicento, in Banditi e fuorilegge nelle Alpi tra Medioevo e primo Ottocento. Atti del convegno* (Breno, 3 ottobre 2015), ISTA, 2017.

Valdese¹³, al cui interno si registrano interventi di notevole interesse di Martino Laurenti ed Eugenio Garoglio sul banditismo e la pratica armata dei valdesi nel Seicento, oltre alla scheda *La colubrina di Gianavello*¹⁴, sulla leggendaria arma dell'eroe valdese, conservata al Museo di Torre Pellice.

Tutta questa produzione storica ha avuto il merito di far decisamente avanzare la ricerca storiografica, proponendo un'immagine più realistica e complessa della figura di Gianavello, anche grazie a un utilizzo completo di tutte le fonti disponibili, comprese quelle di parte cattolica o prodotte dalla dissidenza valdese del '600. Ne emerge, di conseguenza, una personalità ricca e meno idealizzata, situata in un contesto storico, quale quello del Seicento, in cui si confrontavano in vista dell'egemonia sociale, diversi poteri (chiese, stati, principati e signorie locali ecc.). Per esempio, si disegna un quadro più articolato e problematico della storia valdese di tale periodo, con una lettura meno semplicemente difensivista della pratica armata, in quel durissimo secolo di scontro di religione agli esordi della nascita dello Stato moderno. Tale impostazione, debitrice della lunga tradizione storiografica valdese per le ricerche accumulate e le fonti pubblicate, ha rappresentato, in ogni caso, un allargamento d'indagine storica non indifferente anche alla relativa interpretazione di quegli eventi drammatici.

¹³ S. TOURN BONCOEUR, E. GAROGLIO, *La collezione di armi del Museo valdese di Torre Pellice*. Quaderni del patrimonio culturale valdese, n.1, Torre Pellice, Fondazione Centro Culturale Valdese.

¹⁴ Sullo stesso argomento, si veda anche S. TOURN BONCOEUR, *La colubrina di Giosuè Gianavello*, in «la beidana», n. 84, 2015, pp. 64-72.

¹⁵ R.F. GAGE, C.GAGE, J. LEWIS, *Lion Of Rora*, Portland, Oni Press, 2015.

Nel 2015, inoltre, il Centro Culturale Valdese ha presentato il restauro del film in bianco e nero *Fedeli per secoli* del 1924, regia di Davide Cesare Martinengo. Nella seconda parte del film appare la figura di Gianavello, l'eroe e condottiero valdese, con la visione di alcune delle sue gesta rievocate sui luoghi stessi dove furono compiute. Nello stesso anno, negli Stati Uniti, è stata edita una *graphic novel* dal titolo *The Lion Of Rora*¹⁵: l'idea è suggestiva, anche se l'aderenza storica è piuttosto scarsa!

Non si possono inoltre trascurare interessanti modalità didattiche di trasmissione della memoria storica e della conoscenza dei luoghi, rivolte in particolar modo ai più piccoli, ma efficaci anche per un pubblico adulto. Pensiamo, in particolare, al teatro delle ombre al Museo messo a punto al Centro Culturale Valdese con lo spettacolo su Giosuè Gianavello, oppure il sito di *Valdesina*¹⁶ al tag Gianavello. Tra l'altro, Valdesina ha prodotto anche il simpatico pupazzo di Gianavello. Nel 2016, infine, Gianavello compare nel libro di Enrico Camanni *Alpi ribelli*¹⁷: il capitolo a lui dedicato ha per titolo *Fate mangiare gli uomini prima dell'attacco*, (frase tratta dalle *Istruzioni*) e, pur trattandosi di un testo a carattere divulgativo, ha il merito di avere una diffusione nazionale.

“ (...) una
organizzazione
plurale di
iniziative che,
poco alla
volta, hanno
coinvolto i
principali luoghi
gianavelliani
delle Valli
(...). ”

2017: evento commemorativo

Il percorso bibliografico evocativo ricostruito poc'anzi avrebbe potuto costituire una fertile premessa per un finale celebrativo più ufficiale in memoria del quarto centenario della nascita di Giosuè Gianavello. L'assenza, dunque, di un momento centrale e istituzionale, è stata riempita da un'organizzazione plurale di iniziative che, poco alla volta, hanno comunque, di fatto, coinvolto i principali luoghi gianavelliani delle Valli, attraverso camminate storiche, presentazioni del romanzo storico di Bruna Peyrot e Massimo Gnone¹⁸, oppure ancora con agli spettacoli teatrali del Gruppo Teatro Angrogn.

In particolare, diverse sono state le camminate storiche nei luoghi dove si sono svolte azioni di Gianavello e la sua banda, che saranno oggetto di un prossimo articolo. Un'occasione fondamentale di riflessione e discussione si è rivelato il romanzo storico di Bruna Peyrot e Massimo Gnone: in particolare, il 25 maggio il libro è stato presentato

¹⁶ <https://valdesina.babacio.it/>

¹⁷ E. CAMANNI, *Alpi Ribelli*, Bari, Laterza, 2016

¹⁸ B. PEYROT e M. GNONE, *Gianavello. Bandito valdese*, Torino, Claudiana, 2017.

¹⁹ In particolare, si ricordano: il 15 giugno al Circolo dei lettori di Pinerolo, alla presenza dell'Assessore alla Cultura e storico, Martino Laurenti; il 29 giugno a Villar Pellice durante una serata gianavelliana organizzata dal gruppo *Janavel2017*, in piazza Jervis, con la presenza del costruttore di beidane Pino Costa; il 23 luglio a Prali all'interno della rassegna Pralibro; il 26 luglio al festival *Una Torre di Libri*; il 6 ottobre al Salone dei Cavalieri di Pinerolo; il 7 ottobre a Rorà, in biblioteca, a cura della Società di studi rorenghi; il 18 ottobre a Torino, al Polo del '900; il 10 novembre alla Scuola Latina di Pomaretto.

²⁰ G. TOURN: *Janavel*, in «Notizie da Rorà», n. 92, 2017; Giosuè Gianavello, *l'eroe tragico*, in «L'Eco delle Valli Valdesi», n.7, 2017; *Gianavello, valdese o bandito?*, in «Riforma», 22 settembre 2017; *Discours rédigé par Giorgio Tourn pour la pose commémorative à Genève le 1^{er} décembre 2017 à l'occasion des 400 ans de la naissance de Josué Janavel*, in «Notizie da Rorà», 2017.

per la prima volta al Teatro Santa Croce di Luserna, con il patrocinio del Comune e con una presenza di oltre cento persone, segno del grande interesse verso la figura di un personaggio che interroga ancora oggi le identità di questo territorio. A questa "prima" sono seguite un'altra ventina di presentazioni¹⁹ in tutte le valli valdesi e a Pinerolo.

Ci sembra che questo libro abbia svolto un ruolo di supplenza di fronte all'assenza di dibattito storiografico che l'occasione avrebbe meritato. Forse proprio il suo carattere di romanzo storico ha permesso di indagare in maniera sempre rigorosa, ma più libera, la ricchezza della personalità gianavelliana in tutte le sue sfumature umane, religiose e militari. Le presentazioni hanno ricevuto l'emozione delle letture di brani del romanzo, attraverso la voce di Paola Baridon, Giorgio Benigno, Rinaldo Tourn e Pierfrancesco Gili. Il libro è stato, inoltre, l'occasione per riaprire un dibattito che riteniamo potrebbe essere molto interessante approfondire con altri studi sulle identità molteplici di Gianavello.

Giorgio Tourn è intervenuto ripetutamente su questo tema, sollecitato dalla scelta del sottotitolo degli autori del romanzo "bandito valdese", due termini che, a seconda di come si predispongono possono suggerire significati diversi: Gianavello, infatti, è "bandito" prima di valdese o non era meglio dire "valdese" e poi bandito? Gli autori spiegano che egli, in realtà, fu bandito almeno due volte: bandito non solo dal duca di Savoia, ma anche dai suoi correligionari che lo sacrificano alla pace del 1664, accettando l'imposizione ducale di non far rientrare Gianavello e i suoi nell'amnistia alla fine della Guerra dei banditi. Sempre Giorgio Tourn è intervenuto ancora con quattro significativi scritti sul tema²⁰. Un'altra lettura ancora su Gianavello è stata presentata a Ginevra. Il punto di vista di chi ha studiato la sua figura nel contesto della città elvetica traccia il profilo di un Gianavello esule per oltre un

terzo della sua vita, un rifugiato, dunque, con molti amici e anche nemici intorno a sé. Per chi lo guarda dalle Valli, invece, egli resta un uomo che resiste (e per questo bandito) e/o un uomo che difende la sua scelta religiosa (quindi prima di tutto un valdese). La scelta del Comune di Ginevra ha, in ogni caso, ancora una volta dimostrato la levatura per nulla locale, ma europea del personaggio Gianavello.

Janavel2017 è un gruppo formato da studiosi e ricercatori appassionati della storia di Gianavello e si è dotato di un logo, opera di Elio Gilardi di Torino, mettendo a disposizione le proprie competenze storiche. Il gruppo ha promosso la realizzazione di un sito²¹, inaugurato l'8 giugno e presentato alla sede del CAI UGET Val Pellice. Il sito è stato creato con l'idea di mettere a disposizione degli appassionati e dei ricercatori la notevole mole di materiali disseminata in rete o difficilmente recuperabile al di fuori delle Valli. La sua impostazione, inoltre, rinvia anche a possibili direzioni di ricerca futura, in particolare alla necessità di indagare anche altre figure di banditi che operavano con Gianavello, senza dimenticare le figure femminili, come Magna Giana. Una direzione di ricerca possibile impone la necessità di un uso maggiore di fonti e interpretazioni di parte cattolica e della dissidenza valdese sui conflitti del '600. Altro completamento per comprendere l'epoca con le sue forme di resistenza e di mentalità è la necessità di allargare lo sguardo alle altre forme di banditismo che precedono Gianavello o agli altri conflitti nel Piemonte e nella Francia di quegli anni. Infine, non è meno rilevante comprendere le forme di trasmissione della sua memoria. Nel sito è di particolare rilievo la sezione *Materiali*, al cui interno si possono trovare i testi completi delle biografie di Gianavello, le principali fonti di parte riformata e sabauda che lo riguardano, con particolare attenzione ai momenti più significativi della sua vita (le Pasque Piemontesi, la Guerra dei banditi,

“ Il sito è stato creato con l'idea di mettere a disposizione degli appassionati e dei ricercatori la notevole mole di materiali disseminata in rete o difficilmente recuperabile al di fuori delle Valli. ”

²¹ <http://janavel2017.altervista.org/>

Il sito monografico ha l'ambizione di essere oltre che un utile strumento di lavoro e ricerca, un tributo a Gianavello, che, come accadde per la prima biografia di Jalla del 1917, sia congruente al XXI secolo.

“ Il contributo maggiore alla ricerca storica quest'anno è arrivato ancora da Ginevra (...). ”

l'esilio a Ginevra), i testi delle *Istruzioni militari*, e sezioni dedicate agli altri banditi (i banditi del 1600-1603, Giacomo Laurens del 1624, Jean Léger, Isaia Fina, Giovanni Grasso), nonché alle milizie valdesi del '600, alla colubrina di Gianavello, agli aspetti religiosi, alle leggende a lui collegate, alla memoria e alla storia orale, all'iconografia gianavelliana, alle opere dell'immaginario (dai romanzi storici agli spettacoli teatrali alle canzoni alle *graphich novel*).

Tra i materiali più interessanti pubblicati, c'è per la prima volta la trascrizione de *Le Grand Barbe ou Recit tres veritable de ce qua faicit Iosue Ianauel dans les Valles de Luzerne*, del 1666, il libretto anonimo conservato in un'unica copia nella Biblioteca Reale di Torino e probabilmente prodotto negli ambienti della dissidenza valdese, redatto da un avversario dei principali leader valdesi, nell'ambito di un'aspra polemica interna alla comunità, completamente dedicato a Gianavello.

Il contributo maggiore alla ricerca storica quest'anno è arrivato ancora da Ginevra, da un insieme di documenti che sono stati ritrovati nell'*Archives d'Etat de Genève* (AEG) per iniziativa di Tobia Schnebli; carte, molte inedite, che lanciano piccoli nuovi sguardi sulla vita di Gianavello esule. Sempre sul piano culturale, importanti sono state le iniziative come quella del 9 giugno alla Gianavella, all'interno della rassegna *MontagnArt* organizzata dal CAI UGET Val Pellice, con un concerto del Cantambanchi, che si è concluso con una canzone del loro repertorio su Gianavello. Maura Bertin e Jean Louis Sappé del Gruppo Teatro Angrogna hanno inoltre realizzato il recital *Giosué Gianavello... un invincibile* Frammenti di storia di Josué Janavel (1617-1690), proposto a Villar Pellice (21 luglio) e replicato a Bobbio Pellice (11 agosto). Infine il 2 settembre a Rorà nella sala turistica si è svolto l'incontro dei discendenti di Giosué Gianavello, con la presentazione della mostra 400

anni di Gianavello e la loro discendenza nel mondo, curata da Esteban Janavel. L'incontro, con la partecipazione di Giorgio Tourn, si è concluso con la proiezione del film *I Valdesi, un popolo di martiri* del 1924, con l'introduzione della pastora Erika Tomassone, presidente del Centro Culturale Valdese.

Un bilancio

Al termine di quest'anno gianavelliano, di questo "anniversario dal basso", non possiamo che valutare positivamente le molte iniziative e gli stimoli che da queste discussioni sono nati, a testimonianza della vitalità di questo personaggio, in grado di interrogare e far muovere persone e idee.

Sembra apparire, in conclusione, un nuovo momento di attenzione storica verso Giosuè Gianavello, personaggio che con la sua splendida inattualità di uomo del Seicento, con la sua incrollabile fede, con il suo coraggio, con la sua prudenza e con la sua arditezza, travalica la dimensione di eroe locale, e, pur rimanendo profondamente radicato nelle sue due terre, le Valli e Ginevra, può assumere una dimensione europea prima ancora che italiana (anche se fino all'ultimo Giosuè firma il suo testamento con il suo nome in italiano!). Il suo posto nella storia del Seicento europeo deve essere di rilievo, se non altro come autore del primo manuale di "guerra per bande" della storia, le sue *Istruzioni*.

“ Il suo posto nella storia del Seicento europeo deve essere di rilievo, se non altro come autore del primo manuale di “guerra per bande” della storia, le sue Istruzioni. ”

TUTUN PÈRTAN...!

Parole e cose dell'occitano

a cura di Aline Pons

LOU FĚSTIN

L'UCCISIONE DEL MAIALE

di Tatiana Barolin

“ (...) un
vieve càize
toute la
familhe laz
èngrîsavè un
courin, pèr
peui masâ-lou
e travalhâ-ne
la carn. ”

Ouèrn, tèm̃p ‘d fĕstin: un vieve càize toute la familhe laz èngrîsavè un courin, pèr peui masâ-lou e travalhâ-ne la carn. L’era un moumènt ‘d fĕsta, un sĕ fazia ajuâ da parĕnt, amis e vĕzin, e un po dire que onhe familha i suivĕsse na propria tradisioun pèr aquĕst travalh. Adolfo Charbonnier, classa 1948, ‘d la Coumba di Charbounî ‘d Beubi, a nou coùita sa espĕriĕnsa:

Inverno, tempo di fĕstin: un tempo quasi tutte le famiglie allevavano un maiale per poi ucciderlo e lavorarne la carne. Era un momento di festa, ci si faceva aiutare da parenti, amici e vicini di casa, e si può dire che ogni famiglia seguisse una propria tradizione circa il modo di lavorare e le ricette degli insaccati. Adolfo Charbonnier, classe 1948, della Comba dei Carbonieri di Bobbio Pellice, ci racconta la sua esperienza:

«Un vieve un fazia fĕstin d’ouèrn, li mes dĕ dzĕmbre, gĕnî e blî, pĕrquĕ la fazia frĕit... ĕnt l’oura la lh’avia pa ‘d frigou, ‘d coungelatoû, e ‘n charia travalhâ la carn cant la fazia frĕit. Cant un lou masava, lou courin al avia pi ou menou n’ann: nouzaouti nou lou chatavĕ vĕrs lou mé d’abril ‘d l’ann arant, cant al avia jo dui ou trĕi mes e nou lou masavĕ lou me ‘d gĕnî ou blî ‘d l’ann aprĕ. La lh’era pa d’ĕmpourtansa s’ l’era masqui ou fumĕla, pĕrquĕ li masqui da èngrâis i ĕrĕ sterilizà: se lou masqui dar courin al é pa sterilizà sa

carn i é pa bouna. Li courin que nou chatavë i èrë jo sterilizà, i li sterilizavë da chit, cant i avië 30-40 journ. Euoura ‘n cha fâ-rou fâ da un veterinari, ënt l’oura la li bastava n’ “espèrto”, l’èra ben fasile, mi lou ai vist fâ ënt una casina a Quer. L’espèrto a li butava na minutta: a dizinfetava, a fazia dui talhet e a fazia salhî la doui baline, peui a li veuidava dëdré ‘d pouvra ‘d penicillina e a sarava la ferita. Da chit l’é fasile chastrâ li courin, cant i soun pancà zvilupà, da gro ënveche l’é pu difisile: ‘n cha fâ-li l’anestezia, couze lou nèrvi pèrqué la sanha... Për isì lai (bourjà Perlà) nh’èra pa ‘d familie qui ënlëvavë courin: un lh’anava chatâ la primma, na fîra qu’un viege i èra famouza pèr li courinet l’èra aquëlla ‘d Pînirol, ma nouzaouti nou li pèrnië souënt ënt una casina, oupura nouz anavë aquì a Bërquîras, da Trincherò Pietro».

«Una volta si uccideva il maiale in inverno, nei mesi di dicembre, gennaio e febbraio... allora non c'erano i frigoriferi, i congelatori, e bisognava lavorare la carne quando faceva freddo. Quando lo si uccideva, il maiale aveva più o meno un anno: noi lo acquistavamo verso il mese di aprile dell'anno precedente, quando aveva due-tre mesi e lo uccidevamo il mese di gennaio dell'anno successivo. Non aveva importanza se fosse maschio o femmina, perchè i maschi da ingrasso erano sterilizzati: se il maschio del maiale non è sterilizzato la carne non è buona. I maiali che acquistavamo venivano già sterilizzati da piccoli, a 30-40 giorni di vita. Ora il lavoro va fatto fare da un veterinario, ma allora bastava la mano di un "esperto", era una pratica facile, io l'ho visto fare in una cascina di Chieri. L'"esperto" ci metteva un minuto: disinfettava, faceva due taglietti per fare uscire i testicoli, poi versava un po' di polvere di penicillina e chiudeva la ferita. È semplice castrare l'animale da piccolo, quando non è ancora sviluppato, da adulto è più difficile: bisogna anestetizzarlo, cucire il nervo perché sanguina... Qui nei paraggi (borgata Perlà) non c'erano famiglie che allevassero maiali, si andava ad acquistarli in primavera; una fiera un tempo famosa per i maialini era quella di Pinerolo, ma noi andavamo

“ Euoura
‘n cha fâ-
rou fâ da un
veterinari,
ënt l’oura la
li bastava n’
“espèrto”, l’èra
ben fasile, mi
lou ai vist fâ
ënt una casina
a Quer.
(...). ”

spesso ad acquistarli in una cascina, oppure andavamo dall'allevatore Trinchero Pietro a Bricherasio».

“ Cant
l'èra oura,
un fazia salhî
lou courin
dar tech, un
li piantava
un quîò ënt
la tèsta, peui
un li talhava
la vena e un
parava ënt un
basin lou sanc
qu'un virava,
virava përr pa
lîsâ-lou mnî
dur përrquê
a sarîa peui
sërvî përr fâ li
boudin. ”

«Cant l'èra oura, un fazia salhî lou courin dar tech, un li piantava un quîò ënt la tèsta, peui un li talhava la vena e un parava ënt un basin lou sanc qu'un virava, virava përr pa lîsâ-lou mnî dur përrquê a sarîa peui sërvî përr fâ li boudin.

Nouzaouti nou li butavë na goblètâ 'd vin, l'ajuava la prumire stisse a pa couagoulâ, e peui un douia sampe varalhâ... l'èra un travalhoun... 'd viege cant la lh'èra 'd néou nouz apilavë lou basin ënt la néou o z'no ënt l'aiga fréida, peui un varalhava fin que lou sanc a fouse fréit, un viege fréit a coagoulava pamai. Peui un lou butava ënt carc leuie ar fréit përrquê nouzaouti fin ar journ aprè li boudin nou li fazîe pa.

Un butava lou courin ënt un basin 'd bosc, la bachasa (carcun lou mëndava 'co arbi), peui nou li butavë d'aiga bulhënda acol, nou li rasquiavë via la boura e nou li chavavë lh'ounguie, peui nou lou pëndië, nou l'eurbië, nou lou squiapavë, nou chavavë via la trippe e nou lha butavë ënt un basin - un viege un dòourava un val oub un linsol - e peui un douia poulidiâ oub cura li buël përrquê i sërvîe peui përr ënsachâ la soûtissa. Un li talhava la lounjoû d'un metre, un metre e vint, un li fazia salhî soc la lh'èra dëdin e peui un li ërvërsava pian pian voidënt-li dëdré d'aiga, peui un li lavava ben oub d'aiga tèbia; un viege pulit un li butava trëmpâ ënt l'aiga oub dëdré d'azî, fai qu'la li chavava ëncà dëdré 'd fià e peui i istavë aqui fin qu'la fouse oura d'ënsachâ, 'd viege aquê journ aqui, 'd viege lou journ aprè».

«Giunto il momento, si faceva uscire il maiale dalla stalla, gli si piantava un chiodo nella testa, poi gli si tagliava la vena e si raccoglieva in una bacinella il sangue, che veniva mescolato per non lasciarlo coagulare, perché sarebbe poi servito per fare il sanguinaccio. Noi aggiungevamo un bicchiere di vino, questo

aiutava le prime gocce di sangue a non coagulare, poi si continuava a mescolare... era un lavorone... appoggiavamo la bacinella nell'acqua fredda o, se c'era, nella neve, e mescolavamo finché il sangue fosse freddo: una volta raffreddato non coagula più. Riponevamo poi la bacinella in un luogo fresco perché fino al giorno successivo non avremmo fatto i sanguinacci.

Si metteva quindi il maiale in una vasca di legno, la bachasa, gli si gettava dell'acqua calda addosso, si raschiavano via le setole e si toglievano le unghie. In seguito si appendeva il maiale, lo si apriva, si toglievano le interiora e si raccoglieva l'intestino (le budella) in una bacinella – un tempo si usava un vaglio ricoperto da un lenzuolo. Le budella andavano lavate con conto e cura perché sarebbero servite per insaccare il salame: le si tagliava della lunghezza di un metro, un metro e venti circa, le si svuotava e quindi le si rigirava lentamente versando dell'acqua e le si sciacquava in acqua tiepida. Una volta pulite, le budella venivano ancora lasciate in ammollo nell'acqua con dell'aceto, affinché perdessero l'odore, poi si lasciavano da parte fino al momento della preparazione del salame, a volte lo stesso giorno, a volte il giorno successivo».

«Për travalhâ lou courin, un lou portava ën mîzoun, ënt una stansia ou ënt una leuia pa trop fréida, armenou isì... su për l'adrech i lou travalhavë daran mîzoun ar soulelh! Un coumënsava a dëstacâ lou lart da la carn, peui un përnîa lou lart, un lou talhava a toc e un li dëstacava la counna, oub un coutël; la counne la së tapavë d'un lîrî e la së fazîë peui còire për fâ lou salam 'd la counne, e dato que un fazia còire, un li butava ënsem la carn pu "bruta", për ëzëmpi li muscoul. Lou lart l'é soc l'é tacà a la counna, soc l'é tacà a la carn l'é la gràisa: la gràisa un la fazia founde për fa li grisilhoun da butâ ënt i boudin, soc l'era tacà a la counna un pouia, un viege chapoulà fin fin, jountâ-rou a la soûtissa, për rënd-la dëdré pu grassa».

“ Un
butava lou
courin ënt un
basin 'd bosc,
la bachasa
(carcun lou
mëndava
'co arbi),
peui nou li
butavë d'aiga
bulhënda acol
(...). ”

“ Për
travallâ lou
courin, un lou
portava ën
mîzoun, ënt
una stansia ou
ënt una leuia
pa trop fréida,
armenou
isì... su pë
l’adrech i lou
travallhavë
daran mîzoun
ar soulelh! ”



«Per lavorare la carne del maiale, si portava l’animale in casa, in una stanza o in un luogo non troppo freddo, almeno qui... su nell’indritto si lavorava il maiale davanti casa, al sole! Si cominciava staccando il lardo dalla carne, poi si prendeva il lardo, lo si tagliava a pezzetti e gli si staccava la cotenna, con un coltello; le cotenne si mettevano da parte e si facevano cuocere per preparare il salame con la cotenna: siccome venivano cotte, si aggiungeva anche la carne più “brutta”, per esempio i muscoli. Il lardo è la parte attaccata alla cotenna, ciò che è attaccato alla carne si chiama grasso: il grasso veniva fatto sciogliere per preparare i ciccioli da mettere nei sanguinacci. Ciò che era attaccato alla cotenna poteva, una volta tritato, essere aggiunto al salame, per renderlo un po’ più grasso».

«La carn pu bèlla, nouzaouti nou la chapoulavë a toc, peui nou la fazîë pasà ënt la maquina e nou fazîë lou coumàout, parei nou mëndavë la “pasta” pë
la soûtissa, peui nou la butavë ënt i sibre, ma charia fa atansioun qu’la fouse pa chàout, z’ no la riscava ‘d gastâ-se: la carn pasà a la maquina i douia èse fréida pë
r pa risquâ ‘d fërmëntâ.

Aprè nou sèzounavë: nou jountavë ar coumàout cattre ettou ‘d sal e na nouza mouscà onhe des quilou ‘d pasta e onhe vint quilou na culhirà ‘d

péoure machinà; nou faziè bulhî ‘d quîò ‘d garofou e ‘d russe ‘d canèlla, just pèr dounâ ‘d gust, ènt ar vin, mès litre o anque ‘d mai, e peui cant l’èra just mai tèbi, nou lou filtravè e nou lou voidavè ènt ar coumàout e peui nouz èmpastavè: ‘d coustumma nouzaouti nou èmpastavè ‘d sera, peui nou lou lîsavè fin ar matin, fai qu’la pèrnîa ben la sal, peui ‘d matin nou lou mèschavè èncara ben e nouz ènsachavè».

«La carne più bella veniva tritata e fatta passare nella macchina per preparare il coumàout, così chiamavamo l’impasto per il salame, poi lo mettevamo in alcuni contenitori facendo attenzione che non fosse caldo, altrimenti rischiava di avariare: la carne passata nella macchina deve essere fredda per non rischiare la fermentazione. Passavamo poi a condire l’impasto: si aggiungevano quattro etti di sale e una noce moscata ogni dieci chili d’impasto, e ogni venti chili un cucchiaino di pepe macinato; noi facevamo bollire nel vino (mezzo litro o anche di più) dei chiodi di garofano e delle stecche di cannella, per aromatizzare; una volta tiepido, filtravamo il vino, lo versavamo nell’impasto e impastavamo: di norma preparavamo l’impasto alla sera, lo lasciavamo riposare una notte, il mattino seguente lo mescolavamo ancora una volta e poi preparavamo i salami.

Mia madre si ricordava di quando non si possedeva ancora la macchina che trita la carne: si utilizzava un ceppo di legno di noce, leggermente scavato in mezzo, e si tritava finemente la carne con una piccola accetta, un lavoro di due o tre giorni. Per insaccare si utilizzava un piccolo corno fatto come un imbuto».

«Nou travalhavè la tèsta dar courin: i sè dèzossava e peui i sè fazià còire, lou lart ‘d la tèsta nou lou faziè peui còire a part e soc la li rēstava a l’aviroun ‘d lh’os, nou lou faziè còire pèr pouè-lou dēstacâ, peui nou lou tritavè ènsem di grisilhoun e un mèschava tout ar sanc pèr fâ li boudin: nou butavè, a stim, 4-5 pourètte, 2-2,5 ettou ‘d sal onhe des quilou, pa ‘d mai pèrqué lou sanc al é jo salà, e

“ (...) nou
joutavè ar
coumàout
cattre ettou ‘d
sal e na nouza
mouscà onhe
des quilou ‘d
pasta e onhe
vint quilou
na culhirà
‘d péoure
machinà
(...).”

“ (...) soc
la li rëstava
a l'aviroun
'd lh'os, nou
lou fazië còire
për pouê-
lou dëstacâ,
peui nou lou
tritavë ënsem
di grisilhoun e
un mëschara
tout ar sanc
për fâ li
boudin (...). ”

nouz aromatizavë oub li quìò 'd garofou e russe 'd canëlla, tourna butâ a bulhî. Un viege ënsachà, nou pëndië li boudin për fâ-li schâ e peui un li minjava subit ou ben un li counsërvava ënt la gràisa, ma la nh'era pa sampe.

L'unica coza qu'un gardava pa l'era lou trip, lou stomme: un lou poulidiava, un lou chapuliquava e un lou fazià còire subit, pasà ënt la pëlla.

Di tēmp qu'la lh'era pa la bourse d nailon, un gardava la vîsia: un la counfiava e un la pëndia e i pouia sèrvî da bursa për fâ d'ëmpac 'd guias; moun parsè al avia ëncà dòourà na vîsia për fâ un prus, 'd lavamēt a un chinou».

«Anche la testa del maiale veniva lavorata: si disossava e si faceva cuocere, il lardo della testa sarebbe stato utilizzato a parte, mentre la carne intorno all'osso, una volta bollita e quindi staccata, veniva tritata con i ciccioli e mescolata con il sangue per preparare i sanguinacci: noi mettevamo 4-5 porri, 2-2,5 etti di sale ogni dieci chili di impasto (non di più perché il sangue è già salato) e aromatizzavamo con i chiodi di garofano e la cannella, fatti nuovamente bollire. Una volta insaccati, appendevamo i sanguinacci per farli seccare e poi li mangiavamo subito o li conservavamo nel grasso, ma non ce n'era sempre a disposizione.

Le immagini a corredo di questo articolo sono state scattate nel 2011, a Bibiana, durante la macellazione domestica del maiale



Ciò che non poteva essere conservato a lungo era la trippa: la si puliva, la si tagliava a pezzetti e si faceva cuocere subito in padella.

Quando non esistevano ancora le borse di nylon, si conservava la vescica del maiale: veniva gonfiata, appesa e poi utilizzata come borsa per fare degli impacchi di ghiaccio; mio nonno aveva ancora usato una vescica per fare dei clisteri a un vitello».

«Li pioûtin un li rësquiava, un li squiapava e un li salava ënt i tupin ënsem a lh'ameursoun - la jaouta dar courin - e un li fazia peui còire...

N'àouta coza que nou gardavë l'èra la coste: nou lha fazìe a toc, nou lha butavë ënt un tupin e nou lha salavë e peui nou lha minjavë ënsem a la trifoule.

Nou gardavë un toc 'd filé përf fa sique coutlètte; cant lh'èra peui jo li coungelatoû nou n'ën fazìe coungelâ un pàou, cant i lh'èrë pancâ nouz ënsachavë càize touta la carn, nou gardavë just carc coutlètte sout a sal da minjâ ën poqui journ».

«Gli zamponi venivano puliti e conservati in vasi sottosale con le guance del maiale, successivamente sarebbero poi stati cotti.

Un'altra parte del maiale che conservavamo erano le costole: le facevamo a pezzi e le conservavamo sotto sale, per poi mangiarle con le patate.

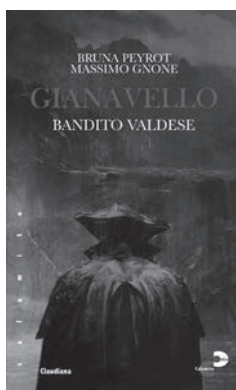
Mettevamo da parte un pò di filetto per preparare qualche cotoletta; con l'avvento dei congelatori ne congelavamo alcune, ma quando non c'erano ancora insaccavamo pressoché tutta la carne, conservando solo alcune cotolette che mangiavamo nei giorni immediatamente successivi alla lavorazione».

“ (...) cant
lh'èra peui jo
li coungelatoû
nou n'ën fazìe
coungelâ
un pàou,
cant i lh'èrë
pancâ nouz
ënsachavë
càize touta la
carn (...). ”

Mèrsi a Adolfo përf aquèsta chacharada!

Grazie ad Adolfo per questa chiacchierata!

NARRATIVA



B. PEYROT, M. GNONE, *Gianavello bandito valdese*, Torino, Claudiana, 2017, pp. 200.

A quattrocento anni dalla sua nascita, Giosuè Gianavello torna a raccontarsi e ad interessare il lettore attraverso le pagine del libro di Bruna Peyrot e Massimo Gnone. Un'opera che si colloca al crocevia fra storia e romanzo, con l'intenzione di ripercorrere le vicende legate al giovane rorengo attraverso un nuovo punto di vista. L'intera opera, infatti, è narrata attraverso gli occhi del protagonista, cercando di farne emergere l'immagine di un uomo del suo tempo con una sua sensibilità, lacerato da dubbi e da paure, e allo stesso tempo da profonde convinzioni e sentimenti alla base delle sue azioni, nonché da una profonda fede in Dio. Un'operazione che riesce a restituire un ritratto multidimensionale di Gianavello, non più come semplice eroe, ma allo stesso tempo ribelle, bandito, credente, uomo amato e odiato dai suoi compaesani, ma soprattutto un uomo del suo tempo. Preceduta da uno studio di materiali relativi al periodo e al personaggio da parte degli autori, l'opera a due voci di Gnone e Peyrot si estende al di là dei confini storici, arricchendoli di ricche sfumature emotive e relazionali. L'attenzione degli autori si colloca inoltre nell'accurata ricostruzione dei personaggi che circondano il protagonista, nonché nel disegnare con chiarezza i luoghi che hanno marcato le vicende del condottiero valdese, ma anche dell'intero mondo valdese delle Valli, in quegli anni così drasticamente segnato dai conflitti fra il re francese e i Savoia, che lo costringeranno all'esilio svizzero per poi vivere di una speranza per un ritorno nella loro terra. Lo stile narrativo usato ad un primo impatto potrebbe affaticare il lettore, a causa dell'ampio uso di digressioni, *flash-back* e monologhi interiori, che non seguono chiaramente la cronologia storica.

Una difficoltà che, però, viene ripagata attraverso una narrazione accattivante che riesce a prendere il lettore e a trasportarlo con occhi nuovi all'interno di una storia sicuramente già sentita, ma qui spolverata di quell'atmosfera mitica che forse troppo spesso allontana dalla realtà. Sicuramente il pregio che si può riconoscere al libro è proprio quello di dipingere un personaggio storico in tutte le sue sfumature umane, attraverso un'espressione interiore che forse ci è sconosciuta nell'ambito storico. La capacità di raccontare le difficoltà, le paure e le tragedie del mondo valdese di quel tempo, attraverso parole semplici e cariche di emozioni da parte di persone verosimili, consente anche di cogliere un lato differente della tragedia e far cogliere una Storia fatta di persone e non solo di eventi. Questo, tuttavia, non allontana l'opera dalla sua veridicità storica. Sullo sfondo di una realtà storica difficile, che però è stata costitutiva per l'identità del mondo valdese tutto, il giovane valligiano si muove all'interno delle difficoltà e delle contraddizioni che caratterizzano il periodo, assumendo su di sé e, nella rappresentazione fatta da Bruna Peyrot e Massimo Gnone, il cambiamento dell'atmosfera e della storia, presentandosi come un uomo semplice, spinto da un profondo amore per la sua terra e il suo popolo. La figura di Gianavello, che diventa in queste pagine "un uomo", abbandona la pura bidimensionalità eroica, per avvicinarsi in tutte le dimensioni alle sensibilità della gente di allora e di oggi e ad un mondo fatto di affetti, di amicizie e di insicurezze, nonché al loro mutare con il tempo fino alla fine.

Gabriele Bertin

C. DEGIOVANNI, *Trail degli invincibili. Lo sport incontra la storia*, Saluzzo, Fusta, 2017, pp. 256.

Questo libro è fatto di storie: le storie di uomini e donne di oggi che incontrano quelle di uomini e donne del passato, entrate ormai a far parte della Storia. Ci sono le storie che parlano di ingiustizie e soprusi, e di



chi è riuscito a resistere senza piegarsi; storie raccontate da chi ne preserva la memoria e ben conosce il valore della libertà e del rispetto. E ci sono le storie che parlano di sport e di atleti; uno sport a lungo considerato un fratello minore di altre discipline, ma reso nobile dall'orgoglio e dalla passione di chi lo pratica. In questo libro si alternano passato e presente, resistenza sociale e resistenza sportiva, piccoli eroi che riescono a sconfiggere i giganti. Il fattore comune è la terra: le valli valdesi, ma soprattutto quello stretto e impervio vallone che sulle carte risponde al nome di vallone di Subiasco, ma che nella memoria comune è noto come Vallone degli Invincibili. Così, la parola "Invincibili" diventa un filo che unisce due estremi: da un lato, il manipolo di valdesi che, rifugiandosi sulle montagne, opposero una strenua resistenza alla repressione e alla deportazione messe in atto dal duca Vittorio Amedeo II sul finire del diciassettesimo secolo; dall'altro, quegli atleti che sfidano le montagne nella disciplina detta *trail*, coprendo di corsa un lungo tragitto su sentieri montani con notevoli difficoltà tecniche. Da qui il nome "Trail degli Invincibili": un evento che unisce competizione sportiva e memoria storica, nella convinzione che grazie all'una si possa valorizzare l'altra - e viceversa. Il libro vuole celebrare questo felice connubio e si presenta come una raccolta di voci, testimonianze, sguardi che raccontano le storie degli Invincibili di ieri e di oggi. Fin dalla prima edizione (recentissima, nel 2016) lo spirito di questo *trail* è stato quello di far incontrare storia e sport, memoria e competizione: il tracciato stesso della gara ne è dimostrazione, poiché ripercorre tutti i luoghi principali della resistenza messa in atto dai valdesi negli anni intorno al 1686. Il libro è diviso in tre sezioni, dedicate rispettivamente all'ambiente, alla storia e allo sport. La prima ci guida passo passo proprio alla scoperta del tracciato della gara: apprendiamo così che il vallone di Subiasco non è solo un luogo per escursioni o attività sportive, ma una finestra sulla storia, un libro aperto pronto a raccontare storie a chi abbia voglia di ascoltarle. Seguono poi approfondimenti sugli itinerari di escursionismo e arrampicata presenti nel vallone e sulla nascita del Rifugio degli Invincibili. La seconda sezione narra, con voci e prospettive

diverse, le vicende storiche che coinvolsero i protestanti valdesi residenti in val Pellice e nelle valli vicine, vittime di persecuzioni da parte delle armate francesi e savoiarde. In questo frangente storico nacque quello sparuto gruppo di resistenti, passati alla storia come Invincibili, che combatté con così tanto coraggio e attaccamento alla terra da riuscire a piegare gli eserciti nemici e scongiurare il completo sradicamento delle popolazioni valdesi dalle loro terre. Non mancano le vicende personali di cui sempre si compone la storia di un popolo: dagli Invincibili passati alla storia, come Giosué Janavel e Henry Arnaud, ad altri meno noti e proprio per questo più importanti da scoprire. La terza sezione parla invece di *trail*, o gare di corsa in montagna, raccontando storia ed evoluzione della disciplina, l'orgoglio dei suoi atleti, la sua vocazione all'impegno sociale e ambientale, e l'idea da cui è nato il Trail degli Invincibili. Segue poi una sorta di *hall of fame* in cui si susseguono le storie, le parole e le imprese di molti atleti "invincibili" che hanno lasciato il segno nelle gare di specialità svoltesi in val Pellice, e di altri più giovani che il segno hanno appena cominciato a lasciarlo. Complessivamente il libro è un piacevole alternarsi di voci e storie che mai si allontanano dal filo conduttore - il *Trail* che dà il titolo all'opera. La costruzione è corale, il tono leggero e coinvolgente, e non mancano sprazzi in francese, in occitano e in piemontese, a rispecchiare la varietà linguistica di questa zona di confine che è la val Pellice. C'è equilibrio tra, da un lato, la precisa narrazione storica, sempre ben radicata in un'attenta ricerca d'archivio che porta alla luce anche fatti e personaggi poco noti, etimologie dei toponimi, versioni alternative di uno stesso fatto; e, dall'altro lato, l'appassionata narrazione di una terra di montagna, con i suoi percorsi, le sue genti e la sua orgogliosa tradizione di corsa in montagna che non ha nulla da invidiare ad altre discipline.

Fabio Poletto



HANNO COLLABORATO

TATIANA BAROLIN, nata a Bobbio Pellice, è laureata in Lingue e Letterature straniere all'Università di Torino; ha conseguito il master in Lingue, culture e società nella tutela delle lingue minoritarie del Piemonte.



GABRIELE BERTIN, nato a Moncalieri ventitrè anni fa, è vissuto fino ai diciotto anni ad Angrogna. Al termine del liceo si è iscritto alla Facoltà Valdese di teologia di Roma in vista del pastorato. Attualmente vive a Parigi, dove svolge l'ultimo anno di studi presso l'*Institut Protestant de Théologie*.



ANNA MARIA CAIOFERRO CENCETTI è nata nel 1944 a Nájera (La Rioja, Spagna). Laureata in Architettura alla Sapienza di Roma, ha insegnato Storia dell'Architettura Classica e Storia dell'Urbanistica e dell'Architettura antica nell'Università di Bologna e nella II Università di Napoli (SUN). Relatore in numerosi convegni in Italia e all'estero, responsabile della documentazione per il Progetto "Insula" del Centenario (IX, 8) a Pompei, ha scritto di Archivistica (Catasti storici e Periti agrimensori) e di metodologia dello studio delle persistenze antiche nella città attuale. I numerosi contributi sugli edifici per spettacolo del mondo antico ne fanno una specialista del settore. Negli ultimi anni ha dedicato la ricerca a temi di Storia dell'arte e del Collezionismo (oreficeria, vetraria e ceramica del Novecento).



MYRIAM A. ORBAN, teologa, ha studiato all'*Institut Protestant de Théologie di Montpellier* e si è specializzata sulla storia dei movimenti protestanti nella contea di Nizza. Ha riunito nel suo libro, *Cinq siècles de présence protestante*, gli elementi più significativi per una storia religiosa non apologetica, con rapporti con la sociologia e l'antropologia. Si è occupata della presenza protestante nell'alta val Roya tra la fine del XIX e l'inizio del XX secolo.



LUCA PERRONE, nato a Torino nel 1966, insegnante, vive in val Pellice da dodici anni. Appassionato di storia, ha approfondito in particolare lo studio delle forme di resistenza dei valligiani riformati del XVII secolo. Ha partecipato al gruppo Janavel2017 e, insieme a Stefano Careglio, ha curato i contenuti del sito janavel2017.altervista.org dedicato a Giosué Gianavello.



FABIO POLETO, nato nel 1991 e cresciuto a Piossasco (TO), è laureato in Lingue Straniere e in Linguistica all'Università di Torino. Attualmente lavora nel settore della linguistica computazionale e il *natural language processing*, con il dipartimento di Informatica dell'Università di Torino.



SARA PLATONE, nata a Pinerolo nel 1982 in una famiglia pastorale, ha girato l'Italia e non solo. Dopo gli studi in Storia presso l'Università di Torino prende un diploma post-lauream ISYCO (Istituto per lo Studio dello Yoga e della Cultura Orientale). Attualmente co-responsabile della libreria Claudiana di Torino. Dal 2014 tra gli organizzatori del festival Pralibro. Ceramista per hobby, mamma per convinzione.



TOBIA SCHNEBLI, nato a Zurigo nel 1958 e cresciuto nel canton Ticino, è laureato in storia economica e sociale all'Università di Ginevra ed è titolare di un'officina di fabbricazione e revisione di eliche nautiche. Militante pacifista e anti-militarista, siede da sette anni nel Consiglio comunale della città col gruppo "Ensemble à Gauche".



LA REDAZIONE

SIMONE BARAL, è nato a Pinerolo nel 1987. Nel 2017 ha conseguito il dottorato in storia contemporanea e storia religiosa (Università degli Studi di Torino e Université Lyon), con una tesi sulle opere sociali della Chiesa valdese. Attualmente collabora con l'Archivio della Tavola valdese e la Società di Studi valdesi.



GIOVANNI JARRE, nato a Moncalieri nel 1990, è laureato in Culture e letterature del mondo moderno presso l'Università di Torino. Attualmente frequenta la Scuola di archivistica, paleografia e diplomatica dell'Archivio di Stato di Genova e il corso di laurea magistrale in Letterature moderne e spettacolo presso l'Ateneo della stessa città.



MICOL LONG è nata a Pinerolo nel 1985. Ha studiato Storia all'Università degli Studi di Torino, dove si è appassionata di storia medievale e di storia della cultura. Ha poi conseguito un dottorato di ricerca alla Scuola Normale Superiore di Pisa e una specializzazione in Scienze della Cultura presso la Scuola Internazionale di Alti Studi della Fondazione San Carlo di Modena. Al momento lavora come ricercatrice post-doc di storia medievale in Belgio, ma cerca di mantenere i contatti con le sue valli di origine.



PIER ANDREA MARTINA, nato a Pinerolo nel 1989, vive a Bibiana. È laureato in Filologia romanza, insegna nella scuola statale e svolge un dottorato di ricerca tra le università di Torino e di Parigi in letterature medievali. Collabora con l'*Institut de Recherche et d'Histoire des Textes*.



DEBORA MICHELIN SALOMON, nata a Pinerolo nel 1989, è laureata in Scienze storiche e documentarie con indirizzo storico presso l'Università di Torino con una tesi sulle donne nella Resistenza in val Pellice. Attualmente lavora presso la Claudiana editrice di Torino.



SARA PASQUET, nata a Pinerolo nel 1993, è laureata in Lettere (curriculum Antico) presso l'Università di Torino e frequenta il corso di laurea magistrale in Scienze linguistiche nello stesso ateneo. Dal 2014 fa parte del Gruppo Atena, che ogni anno organizza, in collaborazione con il Dipartimento di Studi Umanistici, il "Premio Dioniso del teatro classico", una rassegna teatrale rivolta alle scuole di secondo grado di tutta Italia.



ALINE PONS, nata nel 1986 a Pinerolo, vive a Pomaretto. Ha conseguito un dottorato di ricerca in Scienze del Linguaggio e della Comunicazione presso l'Università degli Studi di Torino, con una tesi sul lessico geografico nelle Alpi Cozie. Membro della Società di Studi Valdesi e del Centro Studi Confronti e Migrazioni, da ottobre 2012 lavora nella redazione dell'ALEPO (Atlante Linguistico Etnografico del Piemonte Occidentale) e dal 2010 si occupa dello Sportello Linguistico Occitano presso la Scuola Latina di Pomaretto.



MANUELA ROSSO, nata a Pinerolo nel 1980, abita a Pinasca. Laureata in Architettura al Politecnico di Torino con la tesi *"Nuovi cammini" sulle/delle Alpi: una lettura critica del territorio. Il caso delle valli valdesi*, ha seguito un corso in grafica pubblicitaria presso Sinervis Torino. Collabora con l'Associazione Amici della Scuola Latina di Pomaretto e con il Centro Culturale Valdese, per il quale sta seguendo diversi progetti in ambito grafico.

Fortificazioni di ieri nel paesaggio naturale di oggi



Le Associazioni Culturali "La Valaddo" e "Vivere le Alpi", nell'ambito del progetto "FORTI PER NATURA" finanziato ai sensi della L. 482/99 e in collaborazione con il Parco Alpi Cozie, lo Sportello Linguistico Pinerolese, l'Associazione San Carlo ONLUS e il Comune di Fenestrelle

promuovono una *call for abstract* bilingue sul tema:

"Fortificazioni di ieri nel paesaggio naturale di oggi"
 "Les fortifications d'hier dans le paysage naturel d'aujourd'hui"

Per scaricare il bando e avere tutte le informazioni sull'iniziativa:
atlante-operefortificate.blogspot.it/p/call-for-abstract.html.